

GRENOBLE

CAPITALE DES ALPES FRANÇAISES

L'Édition anglaise de cet ouvrage est publiée par Medici Society, *Grafton Street, Londres.*

HENRI FERRAND

GRENOBLE

Capitale des Alpes Françaises

Préface de M. LÉON AUSCHER
Président du Comité de Tourisme en montagne
du Touring Club de France.

Ouvrage orné de 198 héliogravures.

ÉDITIONS J. REY
GRENOBLE

JUSTIFICATION DU TIRAGE :

De cet ouvrage, le troisième de la collection " Les Beaux Pays ", *il a été tiré 350 exemplaires sur Hollande B. F. K. de Rives :*

250 exemplaires souscrits, numérotés de 1 à 250
et 100 hors commerce, numérotés de 251 à 350.



Grenoble — La Chaîne de Belledonne.

PRÉFACE

Le 2 mai 1889, quelques bons citoyens de Grenoble fondaient une Association ayant pour but l'étude et la réalisation des moyens propres à attirer et à retenir les touristes en Dauphiné. Les principaux d'entre eux étaient MM. Jullien-Février, de Montal, Merceron, Chabrand et de Maisonville. Ils donnaient à leur Association ce nom qui fut une trouvaille, et qui fit fortune, de *Syndicat d'initiative* de Grenoble et du Dauphiné. Dans leur premier bureau on relève les noms de MM. de Montal comme président, Chabrand comme trésorier, Paul Michoud comme secrétaire-adjoint, Georges Charpenay, etc... Dès le début, leur programme comporta des éléments d'une précision telle qu'à l'heure actuelle la tâche qu'ils ont entreprise se poursuit avec une continuité parfaite, et que, se relayant alternativement au gouvernail, les présidents successifs, les de Montal, les Chabrand, les Michoud, sont arrivés à ce magnifique but de leur énergie et de leur désintéressement : Faire de Grenoble une capitale incontestée : La métropole de nos Alpes.

L'exemple de ces précurseurs fût suivi. Il y a maintenant plus de 500 Syndicats d'Initiative en France. Ils y ont, pour la plupart, prospéré, et ils constituent les éléments de base, les cellules fonda-

mentales de ce tourisme réceptif, qui est une de nos forces nationales. Mais tous, sans exception, reconnaissent à Grenoble l'initiative dans l'initiative; tous s'inclinent devant le premier et le plus ancien des Syndicats; pour eux, Grenoble est la Mecque du tourisme français. C'est de son côté, que, fervents croyants, ils tournent leurs regards, et c'est de ses exemples qu'ils s'inspirent.

Cet hommage et ces efforts étaient d'ailleurs dus par les Grenoblois à leur ville natale. Nulle cité au monde n'est égale en pittoresque à la capitale dauphinoise, et nulle autre n'est ceinte d'un horizon de beauté comparable au sien. Capitale des Alpes, elle l'est bien, cette ville où tout vous parle de la montagne, et où tout vous la fait apparaître. De quelque côté que l'on se tourne, elle s'impose à vos regards. Au bout de chaque rue ou de chaque avenue, c'est Belledonne, ou la Chartreuse, ou le Vercors qui vous appellent impérieusement. Au centre de la cité, c'est la vivante place Grenette, d'une animation incomparable, sorte de gare centrale du tourisme d'où chaque jour des essaims de véhicules, jadis cars à chevaux, aujourd'hui confortables et rapides auto-cars, permettent à des milliers de



Environs de Grenoble : la plaine, le soir.



Grenoble — Le Néron.

touristes de parcourir les plus merveilleux circuits. Et n'est-ce pas presque dans la ville elle-même que se mêlent l'un à l'autre, ces deux formidables torrents des Alpes : l'Isère et le Drac? Est-il possible de traverser Grenoble, sous quelque prétexte que ce soit, sans y subir la tentation, si facile à réaliser, du Lautaret, de la Bérarde, de la Chartreuse, des Grands-Goulets et de la Forêt de Lente? Et si l'on est alpiniste, où trouvera-t-on à profusion plus de belles et nobles cimes que celles de Belledonne, des Sept-Laux, de l'Étendard, des Aiguilles d'Arves, de l'Oisans, avec l'incomparable Meije, le Pelvoux, les Écrins et l'Olan, et tant d'autres, qu'ont chantées les grands précurseurs du tourisme actuel, membres de l'Alpine-Club de Londres, du Club-Alpin français, et de la Société des Touristes du Dauphiné, les glorieux vainqueurs de leurs difficultés?

Il est un de ces grands et beaux spectacles de la nature, que nul ne peut contempler sans émotion, et dont, pour ma part, je ne connais pas l'équivalent : c'est la vue de Grenoble et de sa ceinture de montagnes, telle qu'on la contemple de la descente du Sappey ou de celle de St-Nizier; le panorama est vraiment indescriptible, tout se fond en un harmonieux ensemble : la fertile vallée du Grésivaudan, somptueux tapis étalé autour de Grenoble, et que festonnent les méandres argentés de l'Isère; la vaste plaine, qui insensiblement



Grenoble — Le St-Eynard.

s'élève jusqu'aux débouchés des hautes vallées du fond, et qu'encadrent les plans échelonnés de l'Étendard, de l'Obiou, du Taillefer et du Vercors ; l'étincelant premier plan de Belledonne et de ses clochetons audacieux, et la grande muraille du Massif de la Chartreuse, si splendidement vertigineuse vers Grenoble, point central de convergence de tout ce pittoresque, merveilleux aboutissement de toute cette magnificence.

Qu'une ville pareille ait trouvé des poètes pour chanter sa beauté, nul ne s'en étonnera. Parmi eux, il en est un qui a voué son existence à l'exploration et à la description de son Dauphiné natal, et il n'est pas une page de son œuvre qui ne respire son ardent amour pour sa petite patrie. Nul mieux que Henri Ferrand n'était qualifié pour écrire ce beau livre, dont le texte et l'illustration sont un si bel hommage à Grenoble. On me permettra, dussè-je froisser sa modestie, de dire ici tout le bien que le tourisme français pense de ce vaillant pionnier de nos idées, de ce lutteur infatigable. Parmi les amoureux de la montagne, il en est beaucoup qui ne l'aiment que pour eux et qui font grise mine à ceux qui tentent d'en vulgariser les beautés.

Henri FERRAND aime la montagne pour elle-même, et, voulant qu'on l'aime comme elle le mérite, s'en est fait depuis toujours le propagandiste acharné; son amour pour l'Alpe française est inspiré du patriotisme le plus pur. Il est de ceux qui veulent que le monde entier n'ignore plus qu'il y a en France des merveilles égales aux plus vantées de l'Étranger; il est de ceux qui ont démontré victorieusement, que du Mont-Blanc au Viso, notre domaine montagnard était le digne pendant de la Suisse voisine. Et enfin, par la parole comme par la plume, il s'est fait toujours l'ardent défenseur de la beauté contre le vandalisme, et sa foi d'apôtre a sauvé du péril de l'avarice ou de l'incompréhension humaines bien des sites et bien des monuments de ce Dauphiné, dont il est un des meilleurs enfants.

Grenoble, capitale des Alpes françaises! Le privilège d'écrire ce beau livre ne pouvait appartenir de plein droit qu'à Henri FERRAND.

On le lira avec l'admiratif sentiment que l'on a à parcourir de belles choses, mais aussi avec l'émotion que l'on éprouve à voir le cœur d'un auteur se donner tout entier au sujet qu'il traite. Et, une fois de plus, la grande comme la petite patrie, auront contracté une dette de reconnaissance envers le bon citoyen dont le nom figure en tête de ce livre.

Léon AUSCHER

Président du Comité de Tourisme en Montagne du Touring Club de France.





Grenoble — La Montée Chalemont.



Grenoble et le Moucherotte.

I

Grenoble

Son histoire et sa situation. — Visite de la Ville. — Ses monuments et ses institutions.

Aux premières lueurs de l'histoire, Grenoble apparaît sous le nom de *Cularo*. C'est de Cularo, *in finibus Allobrogum* (sur les frontières des Allobroges), qu'est datée, en l'an 43 avant notre ère, la lettre de Munacius Plancus à Cicéron, notre premier document. On admet généralement que Cularo avait vu passer en l'an 218 avant Jésus-Christ l'armée d'Hannibal allant conquérir l'Italie, mais on ne le retrouve avec certitude, que sur la grande carte des voies militaires de l'Empire romain, reproduction de l'*Orbis pictus* d'Agrippa (premières années de notre



Cour d'une vieille maison, rue Chenoise, N° 10 (XVIe siècle).

ère), dont une copie, plusieurs fois remaniée, nous est parvenue sous le nom de Table de Peutinger. Une de ces erreurs de transcription, si fréquentes dans les anciens manuscrits, l'y présente sous la forme de Culabone. Pas d'autre précision écrite.

Campement du général romain, station de la voie romaine, seraient des désignations bien vagues et ayant quelque peine à identifier sans conteste l'ancien Cularo avec l'actuel Grenoble, si, vers le IIIe siècle, l'importance grandissante de cette agglomération n'avait amené les conquérants à l'entourer de murailles, pour y fortifier leur domination. Ce travail, qui dura sans doute plusieurs années, fut achevé vers l'an 290, sous le règne de l'empereur Dioclétien. La preuve nous en est fournie par les inscriptions qui surmontèrent les deux Portes de l'enceinte, la Porte Jovienne et la Porte Herculéenne, inscriptions qui furent transcrites et conservées lors de la démolition de ces remparts. Celle de la Porte Jovienne était ainsi conçue :

DD. NN. IMPP. CAES. CAIVS AVREL.
VALERIVS DIOCLETIANVS
PF. INVICTVS
AVG. ET. CAESAR MARC. AVREL.
VALERIVS MAXIMIANVS
PF. INVICTVS AVG.
MVRIS CVLARONENSIBVS
CUM INTERIORIBVS AEDIFICIIS
PROVIDENTIA SVA INSTITVTIS
ADQUE PERFECTIS
PORTAM ROMANAM JOVIAM
VOCARI JVSSERVNT.

Pour la Porte Herculéenne, la dernière ligne, seule différente, portait :

PORTAM VIENNENSEM HERCVLEAM
VOCARI JVSSERVNT.



Tour de l'Hôtel-de-Ville.

A l'abri de ces murailles, dont le tracé a pu être exactement retrouvé, Cularo s'agrandit et se développa ; comme toutes les installations romaines, il s'orna de temples, de monuments, de bains et de jeux ; des inscriptions en ont été recueillies, mais aucun vestige n'en a subsisté et toute restitution à cet égard ne ressort que du domaine de l'imagination.

La Porte Jovienne ou Romaine, qui fut plus tard appelée Porte Traine, se trouvait à l'extrémité de la Grande Rue, vers la place Grenette actuelle. C'est là qu'arrivait, des hauteurs de Jarrie, la voie romaine de l'Oisans, chemin de l'Italie. Cette porte fut démolie en 1591, lors de la création d'une nouvelle enceinte par

Tourelle de l'Hôtel-de-Ville.

Lesdiguières. Quant à la Porte Herculéenne ou Viennoise, dénommée ensuite Porte de l'Évêché, elle était située vers l'extrémité Ouest de la place Notre-Dame, et subsista jusqu'en 1804. De là, partait le chemin qui traversait le pont de l'Isère, et s'élevait par la montée de Chalemont *(Scala montis)*, pour aller redescendre vers Saint-Martin-le-Vinoux, et tendre à Vienne, capitale de la Province.

La muraille était renforcée par une grande quantité de tours, dont une seule subsiste encore et forme la base de la Tour des Archives de l'Hôtel-de-Ville. A une époque ultérieure, on y avait pratiqué une troisième issue, non pas une porte, mais une sorte de poterne, un petit pertuis, qui donnait accès à la rue Pertuisière, aujourd'hui rue Alphand.

Cularo était déjà le siège d'une garnison assez importante pour être inscrite sur la *Notitia dignitatum*, quand à la fin du IVe siècle, la qualité de *civitas* lui fut conférée par l'empereur Gratien, dont elle prit le nom : Civitas Gratianopolitana. Ce fut ce nom de *Gratianopolis*, mâtiné de grec et de latin, et bien conforme à la langue dégénérée de l'époque, qui



Porte St-Laurent.



Le Vieux Pont de Claix (1610).

passa par les transformations de Graianople, Grainople, et devint Grenoble. En même temps le christianisme, qui venait de pénétrer dans les Gaules, y installait un évêché, et parmi les Pères du concile d'Aquilée, en 381, figure un Episcopus Gratianopolitanus.

La chute de l'Empire romain ne paraît pas avoir eu pour Grenoble des conséquences bien désastreuses. A l'abri de sa robuste enceinte la ville assista sans doute à diverses péripéties du choc des ambitions d'alors, et le magnifique casque franc, trouvé à Vézeronce, et conservé au Musée de Grenoble, est un éloquent vestige des luttes qui ensanglantèrent la contrée. Mais il faut ranger parmi les fables, la vieille légende aux termes de laquelle le paladin Roland, neveu de Charlemagne, serait venu débloquer la cité assiégée par les Sarrasins, ou même la reprendre sur eux, après quoi il aurait fondé la Tour sans Venin. La tradition de l'évêque Izarn, reconquérant, au xe siècle, son diocèse sur les païens est elle-même fortement contestée. Mais nous rentrons dans la vérité historique pour trouver, dès le xie siècle, deux pouvoirs en lutte pour la souveraineté : les évêques de Grenoble, d'une part, et les comtes d'Albon, devenant peu à peu les princes Dauphins, de l'autre.

Casque mérovingien
trouvé à Vézeronce (Isère).

Inutile d'esquisser, ici, la fameuse controverse sur l'origine de ce nom de Dauphin; au XIIe siècle, le pouvoir de ces princes s'établit sans conteste sur Grenoble, qui devint la capitale d'un petit État, et nous savons qu'au XIVe siècle le dernier Dauphin, Humbert II, en fit cession à la France.



Rue Barnave N° 22
Maison de François Marc
Cour intérieure (XVIe siècle).

La physionomie d'alors de la ville est précisée par un plan visuel, que ses consuls firent dresser, en 1572, par Prévost, et envoyèrent à François de Belleforest, qui le publia, en 1575, dans son adaptation de la Cosmographie de Sébastien Munster.

A moitié démolie par l'inondation de 1219, ruinée par les guerres de religion, désolée par de nombreuses épidémies, Grenoble ne profita guère de l'essor qu'aurait dû lui donner l'administration si prudente de Lesdiguières. Celui-ci fit cependant, comme nous l'avons dit, tracer une nouvelle enceinte (qui ne fut achevée que longtemps après sa mort); il fit faire de grands travaux de défense contre les inondations, et détourna le lit du Drac qui jusqu'alors baignait le pied occidental des remparts, et envoyait un de ses bras, le Draquet, jusqu'à la place Grenette. C'est à cette époque que remonte la construction du pont de Claix, dirigée par Jean de Beins, ingénieur de Lesdiguières, suivie quelques

années plus tard de la création de la belle promenade qui le reliait à la ville, et qui prit le nom du président de Saint-André, son promoteur.

Malgré de très notables améliorations, Grenoble ne se développait guère, et vers la fin du XVIIIe siècle, sa population atteignait à peine au chiffre de 10.000 habitants. La secousse de la Révolution Française qui, comme on le sait, prit naissance en Dauphiné aux assemblées de Vizille et de Romans, les guerres du Premier Empire, les conflits et la réaction de la Restauration, lui furent favorables, à un tel point que l'enceinte de Lesdiguières, devenue notoirement insuffisante, dut être remplacée. En 1836, s'achevaient de nouveaux remparts qui faisaient plus que doubler la superficie territoriale de Grenoble, et ce n'était là qu'une étape. En 1855, les rapports officiels constataient à Grenoble une population de 32.000 habitants. L'établissement des voies ferrées, qui se groupaient autour de ce centre en augmenta bientôt l'importance à un tel point que, malgré l'arrêt imposé par les malheurs de 1870, un nouvel élargissement fut nécessaire. L'enceinte de 1880 comprend une étendue de plus de trois kilomètres carrés et la ville compte maintenant plus de 80.000 habitants.



Rue Barnave N° 22
Maison de François Marc
Conseiller au Parlement (XVIe siècle).

Cette importante agglomération s'est largement développée dans la vaste plaine qui s'étend au confluent de l'Isère et du Drac. Deux vieux quartiers, celui de Saint-Laurent et celui de la Perrière, plaqués au bas des pentes du Rachais, le dernier contrefort du massif de la Chartreuse, s'allongent sur la rive droite. Ceux de l'antique cité romaine, aux maisons hautes et resserrées, comme ceux de la nouvelle ville aux bâtiments luxueux et aux larges artères, s'étalent joyeusement dans le delta de la rive gauche.

L'aspect de Grenoble, entourée de sa ceinture de montagnes, égayée par sa rivière, largement pénétrée d'air et de soleil, ruisselante d'une eau pure et salubre, offre un coup d'œil des plus impressionnant. Nulle part, on ne rencontre un spectacle pareil au merveilleux panorama qui, du Mont-Blanc à la Dent de Montaut, se déroule en demi-cercle autour de la cité.

Les incessantes transformations de la ville ne lui ont permis de conserver que bien peu de monuments anciens. Le plus curieux de tous est



Crypte de St-Laurent (VIIe siècle).

sans contredit la crypte de Saint-Laurent, autrefois église de surface, peu à peu recouverte par les éboulements de la montagne, et sur laquelle a été édifiée l'église actuelle de Saint-Laurent. L'architecture sobre et sévère de ses chapiteaux la classe vers la fin du VIe siècle, et c'est sans doute le plus curieux vestige, en France, de l'art mérovingien.

L'Église St-André (XIIIe siècle)

Dans la cathédrale Notre-Dame, très fréquemment remaniée, mais dont le clocher roman d'un style assez pur a été classé comme monument historique, il faut visiter le resplendissant *Ciborium*, magnifique échantillon du gothique flamboyant, sculpté et travaillé comme un bijou de pierre entre les années 1455 à 1460 par des artistes inconnus.

Un groupe de monuments, accolés et enchevêtrés, se compose de l'église Saint-André et de l'Hôtel-de-Ville. Malgré ses mutilations et ses adjonctions, cette église, dédiée à Saint-André, est le monument religieux le plus complet et le plus harmonieux que possède la ville. Entreprise au commencement du XIIe siècle, par les soins du Dauphin Guigues André, qui consacra à son achèvement une rente de 30.000 sols à prélever sur les produits de la mine de Brandes, elle s'éleva tout proche des ruines de l'église Saint-Jean, et elle s'orna, comme portail latéral, de

Mausolée de Bayard dans l'église St-André.

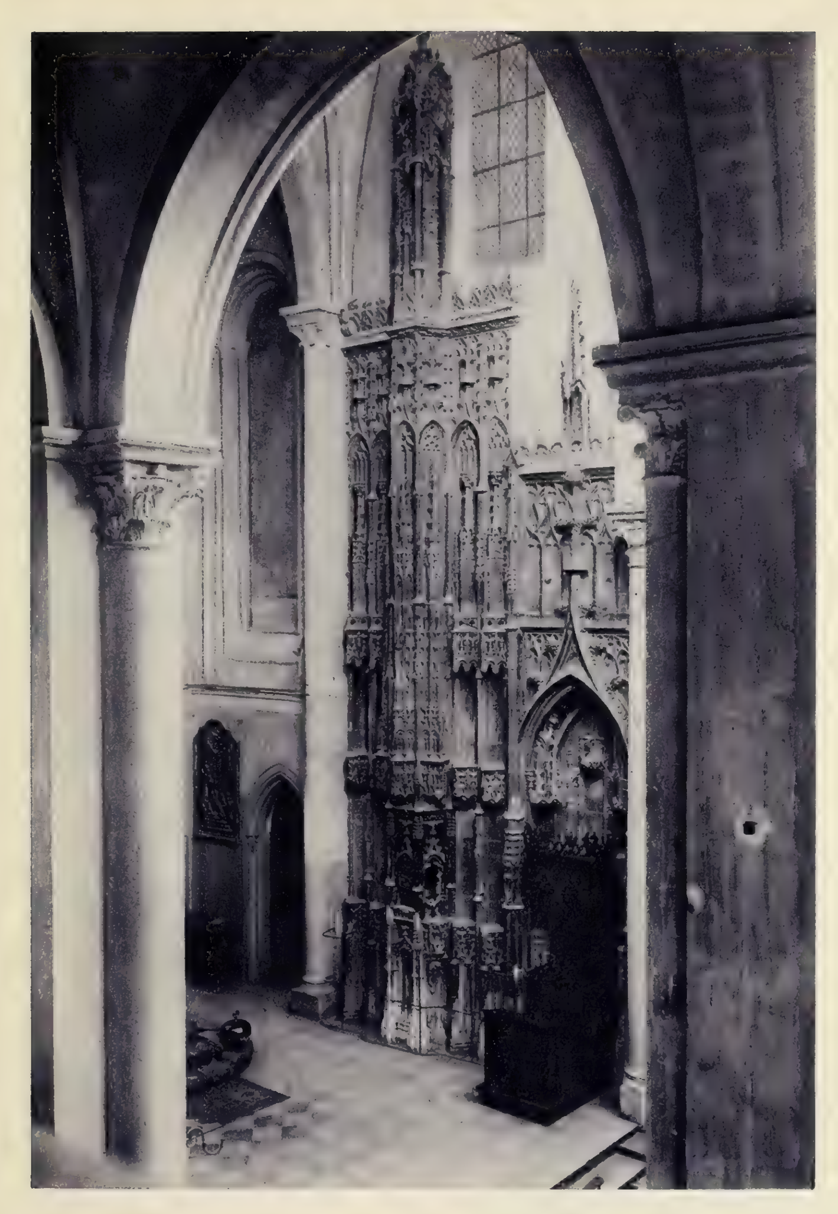
la construction qui avait été auparavant le portail frontal de cette collégiale. Son ordonnance intérieure est sobre et imposante, et sa partie la plus intéressante se forme du beau clocher gothique qui dresse la pointe de sa flèche à 72 mètres au-dessus du parvis.

L'Hôtel-de-Ville, soudé à l'église Saint-André par la partie qui devait en être autrefois le portail principal dans l'axe de la nef, fut l'hôtel du connétable de Lesdiguières, puis l'hôtel de Villeroy. Acheté par la ville, au XVIIIe siècle, des descendants de cette famille, il ouvre sa façade principale sur un assez vaste espace, appelé le Jardin de Ville. Celui-ci était d'abord un beau jardin à la française, avec terrasses superposées, dans l'esprit de Le Notre : il a été l'objet de diverses modifications qui, tout en respectant les grandes lignes du plan primitif, ont transformé le quinconce en une sorte de jardin anglais, avec rocailles et pièce d'eau, et ont aménagé une partie basse en jardin fleuri.

En face de l'église Saint-André, se voyait un beau monument de



Cloître du couvent des Minimes.



Ciborium de la Cathédrale Notre-Dame (XVe siècle).



Palais de Justice — Chambre des Comptes
(Bois sculpté par Paul Jude, 1524).

l'art gothique, l'ancien Palais des Dauphins, devenu le Palais de la Cour des Comptes, puis le Palais du Parlement de Dauphiné, et de nos jours, le siège de la Cour d'Appel. Il a dû être réparé : un prolongement important a été construit dans le style de l'édifice primitif, puis celui-ci a été restauré, et il serait bien difficile d'indiquer aujourd'hui ce qui subsiste du vieux Palais. L'ensemble ainsi obtenu n'a plus ces proportions précises qui étaient le caractère harmonieux de l'architecture de nos pères, et il en demeure seulement que c'est l'unique Palais de Justice de France dans lequel on descende.

Malgré sa façade sur trois alignements, la surcharge d'ornements au-dessus de sa porte principale, l'édifice qui doit un véritable prestige à son histoire passe aux yeux des visiteurs pour digne de son ancien renom. On ne manque pas d'aller dans les salles intérieures, admirer les exquises boiseries anciennes qui ont été savamment rajustées.

Ce sont là, les seuls monuments que l'art des âges précédents ait légués à Grenoble, car on peut à peine mentionner la Tour de l'Ile, qui



Le Palais de Justice (ancien Palais delphinal).
Au premier plan, Bayard, par Raggi.

servit un moment d'Hôtel-de-Ville, et qui, devenue Tour de la Citadelle, est défigurée par un toit moderne et par le colombier militaire, — la Tour de Clérieux, enchassée dans les maisons de la place Notre-Dame, et qui sert, bien rarement, de belvéder, — une maison Renaissance, rue Chenoise, où naquit Vaucanson, et qui a été défigurée pour l'utilisation actuelle, — les restes de l'Hôtel de Chaulnes, Grande rue, — ceux de l'Hôtel de Crouy-Chanel, rue Brocherie, — d'une maison style François 1er, dans la cour de la précédente et l'Hôtel de Madame la Connétable, à peine reconnaissable, dans une maison à loyers, rue de France.

Des considérables remaniements, que sa prospérité et son extension ont appor-



Palais de Justice — Détail de l'entrée.



L'Hôtel-de-Ville et le clocher de St-André.

tés à la ville, sont nés de nombreux monuments modernes, le Musée-Bibliothèque, la Préfecture, le Palais de l'Université, celui de la Chambre de Commerce, le Théâtre, l'École des Arts Industriels, l'Église Saint-Bruno, etc., dont la description, même sommaire, allongerait d'une façon exagérée cette esquisse rapide des beautés de Grenoble.

L'ornementation de la cité est due surtout, comme nous l'avons dit, à sa situation incomparable, et les quais en pierre de taille qui enserrent l'harmonieuse courbe de l'Isère doivent à leur cadre de montagnes la pittoresque beauté de leur aspect. Cette superbe promenade des quais s'est récemment complétée par la création du Jardin des Dauphins, due aux efforts avisés du Syndicat d'Initiative.

Aux premiers âges de nos chroniques, le dernier prolongement du massif montagneux de la Chartreuse, le Rachais, alors appelé Mont Esson, venait baigner ses escarpements rocheux dans l'Isère, et le chemin de France, plus tard la route de Lyon, était obligé de les escalader par la rude rampe de l'ancienne voie romaine, aujourd'hui la montée de Chale-



Le Jardin de Ville — Parterre français.

mont. Plus tard, après que le rescindement de l'éperon par les carrières de la Perrière eût permis de retracer la route aux bords de la rivière et d'y établir la Porte de France, les parties basses de ce qui restait du rocher furent converties en jardins, par Jean-Baptiste Dolle. Au commencement du siècle dernier, les nécessités de la défense firent englober dans une même forteresse les jardins Dolle et la propriété Rabot, dont le premier fort de Grenoble conserva le nom. Mais la nouvelle enceinte de 1880 avait déclassé les batteries Dolle, dont les terrasses demeuraient sans emploi. C'est sur cette première assise de la montagne que la récente organisation est venue installer un véritable jardin alpin, qui, par des rampes savamment graduées, s'élève jusqu'à un belvéder dominant toute la ville. Le Jardin des Dauphins est maintenant l'un des joyaux de Grenoble.

Au point de vue artistique, les places et les squares de la ville se parent de nombreuses fontaines monumentales, ou de statues.

La plus remarquable est, sans contredit, le majestueux monument du Centenaire, conçu et exécuté par le sculpteur grenoblois Henry Ding. Une



La Terrasse du Jardin de Ville.



Vue prise du Jardin des Dauphins.

large vasque, dans laquelle des tritons de bronze rejettent une eau abondante, baigne un ample fût, au sommet duquel trois fières statues, symbolisant les Trois Ordres, échangent un solennel serment.

Le délicat château d'eau Lavalette, avec ses enfants jouant sur des dauphins de bronze, mériterait une meilleure place que le coin étroit de la place Grenette. Enfin, sur la rive droite, à l'entrée de la rue Saint-Laurent, la fontaine du Lion, œuvre aussi d'un dauphinois le sculpteur Sappey, attire l'attention, ainsi que le Torrent d'Urbain Basset, enfoui dans la verdure du Jardin de Ville.

La statue du connétable Lesdiguières, déshabillé en Hercule, par Jacob Richier, placée sur un piédestal



Au Jardin des Dauphins.



Grande salle de la Bibliothèque.

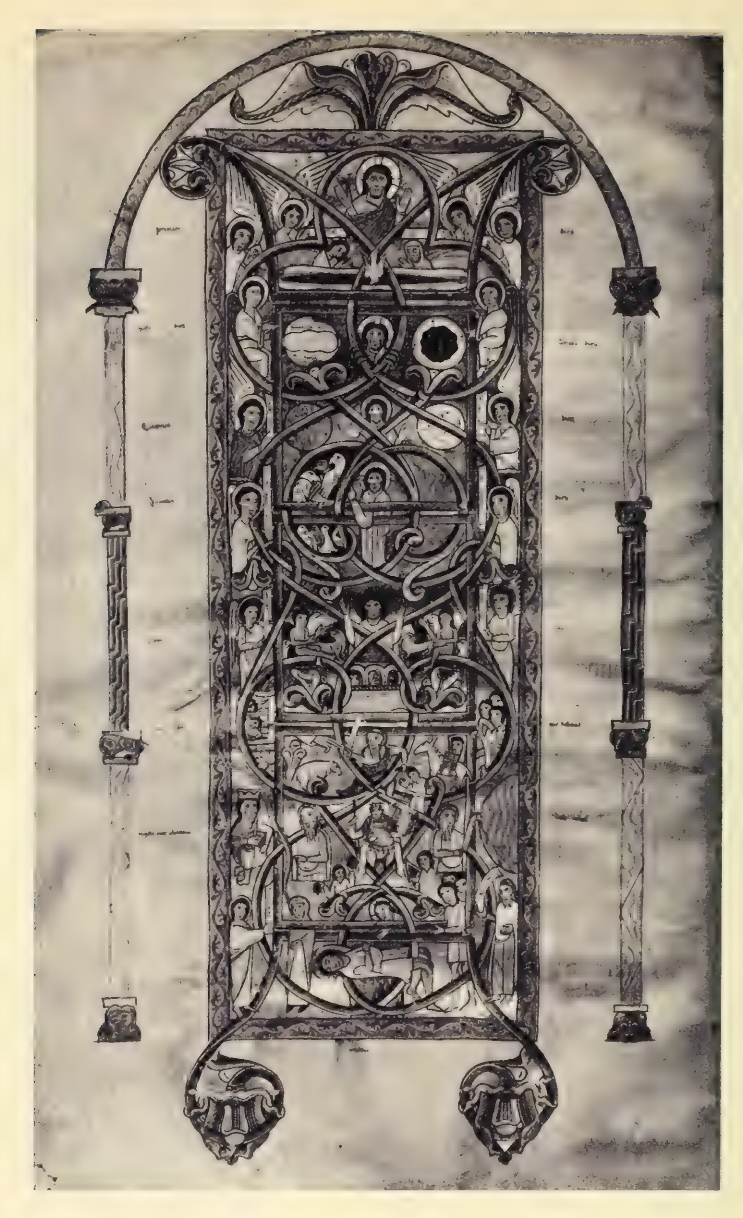
très artistique, se dresse dans les plate-bandes fleuries du Jardin de Ville; le chevalier Bayard mourant, par Raggi; Xavier Jouvin, par Henry Ding; Vaucanson, Berlioz, par Urbain Basset; la Sentinelle Gauloise, par Irvoy; le monument de Doudart de la Grée, par Recoura; le buste du général Février; le médaillon du général de Beylié, rappellent la mémoire de quelques glorieux enfants du pays.

En outre, les Grenoblois ont multiplié chez eux les collections scientifiques ou artistiques destinées à l'instruction du public. Une bibliothèque considérable, dont la formation remonte au XVIIIe siècle, s'abrite dans un vaisseau dont la belle tenue architecturale est très remarquée. Le Musée de peinture, qui lui est contigü, renferme des toiles de grande valeur qui en impose la visite; il possède aussi des salles de gravure, de mobilier, une salle indo-chinoise, et une salle égyptienne. Le Musée d'Histoire Naturelle, attenant au Jardin des Plantes, vaste parc

Stendhal, d'après Rodin.



La Treille de Stendhal d'après une aquarelle de Vignal (20, Grande-Rue).



Manuscrit de la Grande Chartreuse (XIIe siècle).
Scène de la Bible. (Bibliothèque de Grenoble No 2).



Musée — Salle du Rubens.

orné d'arbres très anciens, se recommande par des herbiers célèbres et une collection minéralogique très importante. Dans une chapelle désaffectée, ancien arsenal de Sainte-Marie d'en-bas, on a récemment formé un Musée Dauphinois, précieux conservatoire de tous les souvenirs locaux. Il donne provisoirement asile aux inscriptions romaines, irréfutables témoignages des origines de la cité.

Ainsi qu'il se dégage de cette esquisse, Grenoble a subi de nombreuses, d'incessantes transformations. La petite ville provinciale d'autrefois est devenue une ville bien moderne, que sillonnent de larges artères ombreuses, bordées, en été, de corbeilles fleuries, de palmiers, d'orangers.

Quant aux institutions de Grenoble, nous devons citer, parmi elles, le groupement connu sous le nom de *Syndicat d'Initiative* dont la principale occupation est de rechercher les améliorations désirables dans les divers services qui intéressent le public : voirie, transports, hôtels, etc., d'étudier les moyens de les réaliser et de renseigner le touriste. Les bienfaits de son action sont considérables.



Musée — Paul Véronèse — Jésus guérissant une femme.

Fière de son Université, Grenoble en a accru l'influence grâce au concours de l'initiative privée. Un généreux bienfaiteur, enfant de la ville, M. Brenier, a, par la munificence de ses dons, facilité la création de l'Institut Électrotechnique, bientôt devenu la principale pépinière des ingénieurs électriciens de l'Europe entière. Il lui a été adjoint une école de papeterie, non moins florissante.

Le Comité de patronage des étudiants étrangers, dont le président fondateur fut, en 1896, le regretté Marcel Reymond (mort en 1914), fournit un appui précieux à l'Université de Grenoble. Par ses soins ont été créés les cours de vacances, au cours desquels les professeurs viennent exposer la phonétique, la sémantique, en même temps que la législation française et les principaux rouages de notre vie administrative et politique. De tous les pays d'Europe, on pourrait presque dire du monde, de nombreux étudiants viennent recueillir les enseignements de ces maîtres.

Dans cette ville universitaire les Sociétés littéraires, scientifiques et artistiques ne font point défaut. Grenoble s'enorgueillit de voir son Académie Delphinale remonter pour sa fondation au XVIIIe siècle, et se targuer de lettres patentes délivrées par Louis XVI.

Enfin, les Société alpines et sportives, entretiennent parmi la



Musée — Rubens — St-Grégoire entouré des Saints.



Le Palais de l'Université.

jeunesse, la culture physique, la robustesse et la santé, en même temps qu'elles enseignent à tous l'utilité de l'effort et la connaissance de la constitution du pays, avec l'amour de ses beautés.

Toutes ces institutions, dues à l'initiative privée, viennent alimenter la vie intellectuelle si intense en Dauphiné, et contribuent dans une large mesure à ces commodités de l'existence qui rendent Grenoble si attirante et si prospère.





Enfant et Dauphin du Château d'Eau.



Le matin dans la vallée du Graisivaudan.

II

Le Graisivaudan

De Voreppe à Chapareillan. — La Tronche, le Touvet, Tencin.

La magnifique plaine, qui s'étale aux alentours de Grenoble, est appelée le Graisivaudan. Région d'une fertilité exceptionnelle, elle est l'objet de la part de ses habitants d'une culture intensive qui n'en laisse pas un centiare en friche, et toujours, la bonne mère nourricière récompense par d'abondantes récoltes les efforts de ses enfants.

A l'esprit d'un géologue, qui, d'un belvéder approprié, du Mont Jala ou de la Tour sans Venin par exemple, en prend un coup d'œil d'ensemble, cette partie de la vallée de l'Isère qui bute de tous côtés aux pieds de hautes montagnes se présente avec les caractères irrécusables d'un



Sur les arêtes du Néron — Confluent de l'Isère et du Drac.

ancien lac. Des observations locales y marquent avec évidence des sédimentations successives, l'occupation des glaciers, des charriages et des creusements puissants ; mais tous ces témoignages sont dominés par la longue stagnation des eaux qui, pendant des siècles innombrables, ont recouvert les anciens lits glaciaires et torrentiels, et les ont nivelés par le précieux humus que leur déversaient sans cesse les écoulements des vallées latérales. Schistes noirs de la Maurienne, kaolin des granits des Sept-Laux et de l'Oisans, calcaires du Dévoluy et du Vercors, s'y sont unis en un limon particulièrement fertile dont des siècles de culture n'ont pas épuisé l'abondance. La culture de la vigne, des céréales, les plantations de noyers forment le fond de l'exploitation agricole de cette vallée. Sur une longueur de plus de quatre-vingts kilomètres,

Vieille Église de Voreppe.



L'Isère en aval de Grenoble, au pied du Néron.

avec une largeur variable de trois à quatre kilomètres, la plate-forme de la cuvette, sensiblement horizontale, n'est mouvementée que par les cônes de déjection des torrents latéraux, aussi a-t-elle donné naissance à un grand nombre d'agglomérations agricoles.

A son aval, au point où elle vient se heurter aux renflements avant coureurs des Terres-Froides, ou se perdre dans les marais de Moirans et de Tullins, nous y trouvons le bourg de Voreppe.

Une étymologie, sans doute plus ingénieuse que certaine, fait dériver le *Castrum Vorappium* de *Vorago Alpium*, l'entrée des Alpes. La situation se prête admirablement à cette interprétation, et de la montée de la Buisse, ou des coteaux de Saint-Jean-de-Moirans, même du renommé belvéder de Vouize, on voit le superbe portique dessiné par les rochers de Roize et l'Aiguille de Chalais d'une part, le Bec de l'Échaillon et la Dent de Montaud de l'autre, encadrer, au fond de la plaine fuyante, les monts de Lavaldens, de Saint-Jean-de-Vaux et du Dévoluy : c'est bien réellement l'entrée des Alpes, portique géant où commence la vallée du Graisivaudan qui, relativement étroite en ce point, s'élargira bientôt jusqu'aux portes de Grenoble.



Grenoble et les montagnes de la Chartreuse.

Élevé sur les apports du torrent de Roize, Voreppe présente, dans sa partie supérieure, quelques vieilles maisons et une ancienne église, dont le clocher est un remarquable spécimen du style roman. L'église neuve est banale, mais elle se recommande à l'attention par les fresques intéressantes dont l'a décorée le pinceau d'un enfant du pays, le peintre Debelle. Les roches voisines de Voreppe, étaient constituées par d'épais bancs de mollasse, qui ont fait l'objet d'une exploitation souterraine intensive, et les vastes salles excavées, séparées par d'énormes piliers ménagés pour soutenir la masse supérieure, donnent aujourd'hui l'impression d'une curieuse hypogée.

Au sommet de l'éperon de mollasse, un sentier pierreux et abrupt donne accès aux ruines encore altières d'un vieux château féodal, belvéder peu fréquenté sur toute cette partie de la vallée; plus haut encore se dresse l'Aiguille de Chalais, au splendide panorama.

Exemple des vicissitudes de la route, Voreppe, qui était naguère très animé pendant la belle saison par l'incessant passage des voitures et diligences se rendant à la Grande Chartreuse par le Col de la Placette,



L'Isère en amont de Grenoble et la chaîne de Belledonne.

s'était trouvé tout désemparé par l'établissement du chemin de fer de Voiron à Saint-Béron. Le tramway électrique qui vint le relier à Grenoble lui apporta une fiche de consolation en lui déversant sa bonne part de promeneurs ; mais maintenant, l'intense développement de la circulation automobile, lui a rendu, et au delà, toute son ancienne activité.



Saint-Robert, jadis groupé autour du monastère de Saint-Robert de Cornillon, aujourd'hui siège de l'asile des aliénés, ne mériterait pas une mention, si sa commune Saint-Égrève n'était le point de départ des excursions gastronomiques de Proveyzieux, de Quaix et de Pomaray.

Rocher de Cornillon, au Fontanil.



Château de Bouquéron et Grenoble.

La Buisserate, simple hameau de la commune de Saint-Martin-le-Vinoux commande le chemin qui monte à l'Ermitage de Néron, à Narbonne, et même à la sombre montagne. On sait que ce Néron, ou plus justement Neiron, qu'un malheureux calembour a travesti en Casque de Néron, est une cime attirante et dangereuse, qui a fait plus de victimes parmi ses ascensionnistes, que tous les autres pics du Dauphiné réunis. Son ascension comporte une partie d'escalade avant que soit atteinte la ligne des arêtes. Le panorama qu'on en découvre ne manque pas d'être impressionnant car de la ligne de faîte l'on peut diriger son regard aussi bien vers Grenoble que du côté de Voreppe tandis qu'à ses pieds l'on aperçoit le confluent du Drac et de l'Isère.

Sur l'autre rive de la plaine, une ligne parallèle de tramway dessert les villages agricoles de Sassenage, Noyarey et Veurey, mais les vieilles traditions féodales font souvent réserver le nom de Graisivaudan, à la partie de la vallée de l'Isère oui s'étale en amont de Grenoble.

Là aussi, sur l'une et l'autre rive, également plantureuses, serpentent deux lignes de tramways au travers d'agglomérations rapprochées mais



La Dent de Crolles.

alors que les agglomérations de la rive droite sont surtout agricoles celles de la rive gauche sont plutôt manufacturières.

Aux portes de la ville, le faubourg de la Tronche s'enorgueillit de posséder dans son église la *Madone de la Délivrance*, chef-d'œuvre dont le célèbre peintre Hébert l'a dotée en hommage pour ses longues résidences. Frileusement nichée dans une conque du Mont Rachais, cette réunion de villas et de maisons de plaisance, est la petite Provence grenobloise. On en découvre un merveilleux coup d'œil sur le premier rideau des Alpes Dauphinoises, et tant sur son sol que sur celui de sa voisine la commune de Corenc, nous trouvons trois châteaux féodaux : l'ancien château des Dauphins, devenu le couvent de Montfleuri, célèbre par le noviciat de Madame de Tencin, et depuis converti en maison d'éducation, — le château de Bouquéron, perché comme un nid d'aigle sur un mamelon qui commande la plaine, — et le château d'Arvilliers, qui a conservé le nom vulgaire de Tour des Chiens.

Le tramway de Grenoble à Chapareillan, court tout au long de la rive droite de la vallée du Graisivaudan, s'arrêtant à une infinité de vil-



Panorama de Domène. — Les montagnes d

lages, tous adonnés à la culture de la vigne. Leur heureuse exposition leur vaut de nombreuses et riches villégiatures. Au point de vue pittoresque, nous trouvons à mentionner la vieille Tour d'Ars, au-dessus de Saint-Ismier, construite, d'après Pilot, au XIIe siècle, — le grand château de Marcieu, qui domine le Touvet, — et le coquet castel du Muret, tout auprès de Barraux.

Tous ces riants coteaux sont bornés par les escarpements du Saint-Eynard, ou plus loin, par ceux qui supportent le plateau des Petites-Roches, avant-coureur de la longue muraille de la Dent de Crolles et de l'Aup du Seuil. Le vrai charme de cette région est la vue toujours changeante que dispensent la chaîne de Belledonne et le massif d'Allevard. A partir de l'inflexion qui se prononce vers le Touvet, le grandiose Mont-Blanc vient ajouter sa vision féerique à ce merveilleux tableau.



hartreuse : le St-Eynard et la Dent de Crolles.

Tout près de Chapareillan, on peut visiter les abîmes de Myans, témoins de l'effroyable catastrophe, qui, en 1248, broya la petite ville de Saint-André, sous l'effondrement de la paroi du Granier, et coûta la vie à plus de cinq mille personnes.

Le caractère des agglomérations de la rive gauche du Graisivaudan, est sensiblement différent. Certaines d'entre elles, se sont groupées sur les rives de torrents latéraux qui, descendant des cimes neigeuses, avaient un débit régulier. Elles se sont appliquées à en utiliser les eaux, et ont créé des usines qui leur ont bientôt apporté une prospérité croissante.

La population, primitivement agricole, comme celle de la rive droite, est devenue en partie industrielle, et Domène, Lancey, Brignoud, Froges, Pontcharra, renferment maintenant un élément ouvrier impor-



Plateau des Petites Roches — Vue sur Belledonne.

tant. Les papeteries de Lancey ont eu pour fondateur Aristide Bergès, le Père de la Houille blanche.

Au point de vue pittoresque, les campagnes de cette rive et les montagnes qui les dominent sont abondantes en sites et en souvenirs. Au-dessus de Domène, les ruines du château de Revel, ancienne demeure d'une branche des Alleman, font encore belle figure au sommet de leur mamelon.

A Tencin, une vieille tour maussade et délabrée rappelle l'ancien manoir des Guérin, d'où sortirent la fameuse Madame de Tencin et son frère, le cardinal. Quant au château qu'y possédaient les Aynard, il a été remplacé par une luxueuse demeure, dans le style Louis XV, qui est aujourd'hui le château de Monteynard. Le parc ombreux qui l'entoure, renferme un site des plus intéressants, appelé le Bout du Monde.

Au village supérieur des Adrets, on montre des pans de murs et les restes d'une cheminée qui seraient les vestiges du berceau du trop célèbre baron.

Près de Goncelin, au village de Morétel, on voit encore debout le château de Mailles, qui emprunte toute sa curiosité au souvenir de son maître Jacques de Mailles, qui fut le Loyal Serviteur.

Cette vieille masure a mieux résisté aux outrages du temps, que le manoir du bon chevalier. A Château-Bayard, en effet, tout proche de Pontcharra, les constructions datent au moins de trois époques différentes. Une maison toute moderne avoisine des pans de murs et deux tours qui remontent à deux ou trois siècles, et il n'y a plus qu'une tour écroulée et une vieille fenêtre à meneaux qui aient fait partie de la demeure du Chevalier sans peur et sans reproche.

Étant situé à peu de distance d'Allevard-les-Bains, Château-Bayard représente une des excursions les plus faciles que l'on puisse faire de la station; ainsi s'explique la faveur dont jouit cette promenade auprès des nombreux baigneurs.

La limite administrative, jadis limite d'États, met fin au *Gratianopolitanus pagus*, et maintenant au département de l'Isère, mais se riant de ces divisions arbitraires, la vallée continue avec les mêmes

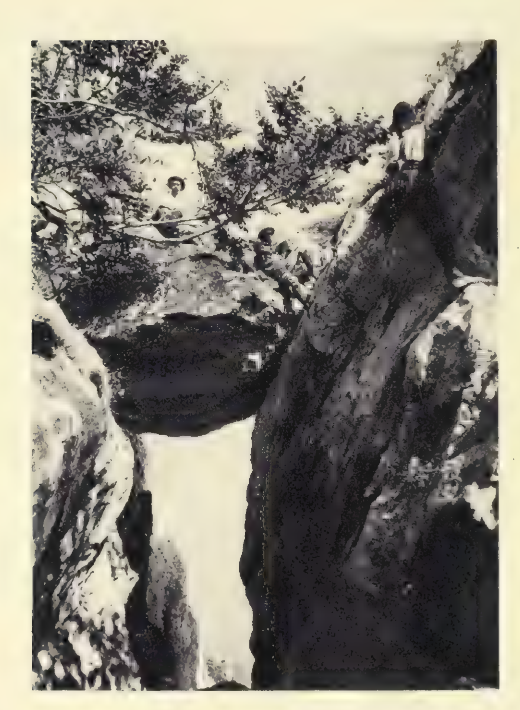


Les Trois Pics de Belledonne vus de la rive droite de l'Isère.

caractères et remonte par Montmélian et Saint-Pierre-d'Albigny jusqu'à Albertville où elle se forme par la réunion de trois vallons supérieurs.

Pour qui veut parcourir, ou seulement étudier le Dauphiné, cette longue plaine, si pittoresquement encaissée, est comme le vestibule qui donne accès à tous les massifs montagneux d'alentour.





Pont naturel au Néron.



Couvent de la Grande Chartreuse.

III

La Chartreuse

Saint-Laurent du Pont. — Le Désert. — Le Monastère de la Grande-Chartreuse. — Les belvéders du Massif.

Parmi toutes les beautés qui se multiplient aux alentours de Grenoble les magnificences de la Chartreuse furent les premières connues et célébrées.

La grande réputation de l'Ordre qui, sous la direction de Saint-Bruno, s'était installé, en 1082, au sein de ces montagnes, et en avait pris le nom, y amenait chaque année ,des visiteurs de marque. Malgré l'indifférence bien connue de nos pères pour les splendeurs de la nature, leurs yeux n'avaient pu demeurer fermés aux paysages qu'ils traversaient,



Tunnel sur la route de la Grande Chartreuse.

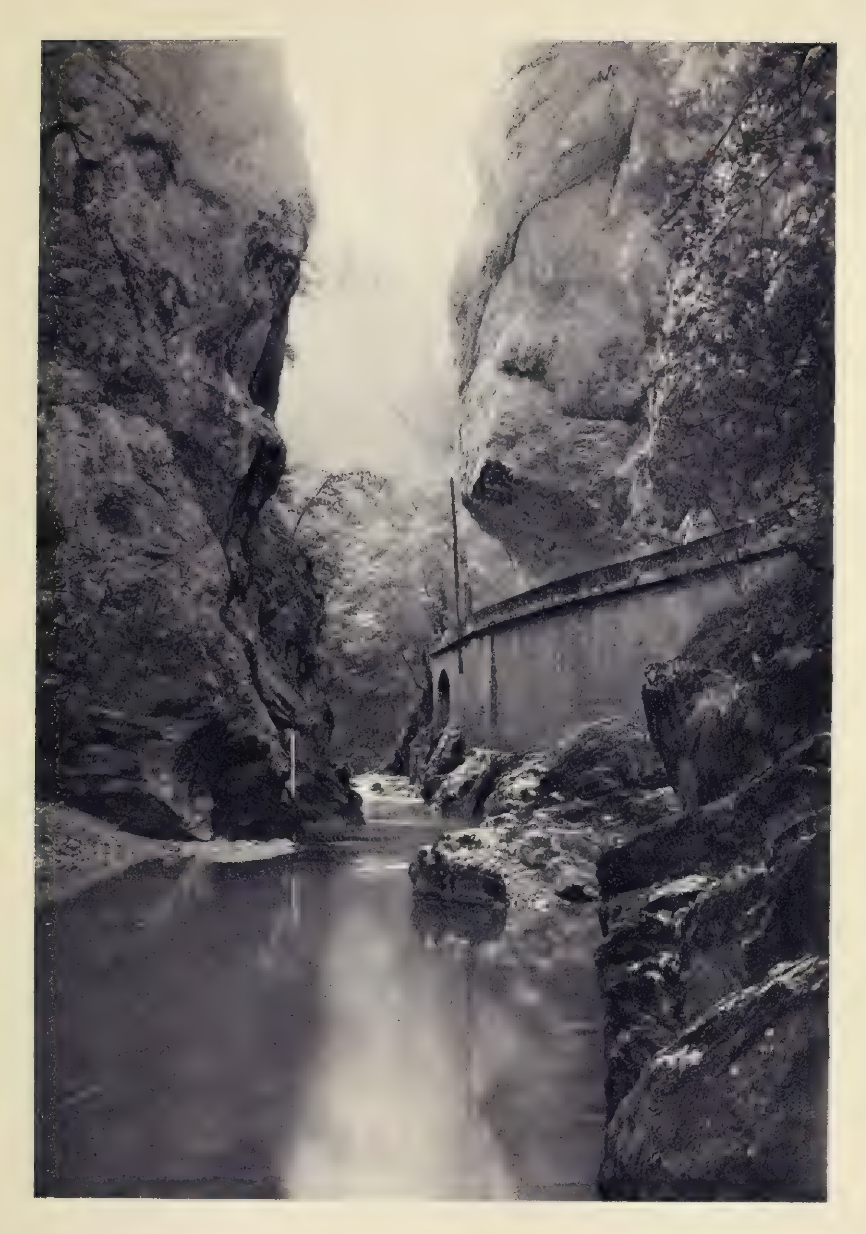
et déjà, au XVIIe siècle, nous trouvons vantée la beauté du trajet. Ces lieux, les premiers admirés, propagés par la poésie, le crayon ou le pinceau, sont demeurés la plus complète expression du pittoresque dans la nature, et la parfaite harmonie des rocs, des eaux et de la verdure y compose un ensemble heureux dont nul ne peut s'empêcher de ressentir la vibrante émotion.

Naguère les diligences lourdes et massives, puis les cars-alpins plus légers et mieux construits, partaient de Grenoble pour conduire les visiteurs à la Chartreuse. L'établissement du chemin de fer de Voiron à Saint-Béron fut une





Forges de Fourvoirie.



Le Guiers — Entrée du Désert.

amélioration qui, malgré le détour par Voiron, réduisait considérablement le temps de la gène et de l'immobilité. Mais le développement de la traction automobile a relégué au second plan cet itinéraire qui n'était pas sans valeur, et aujourd'hui, les autocars s'élancent de tous les centres vers le paysage enchanteur.



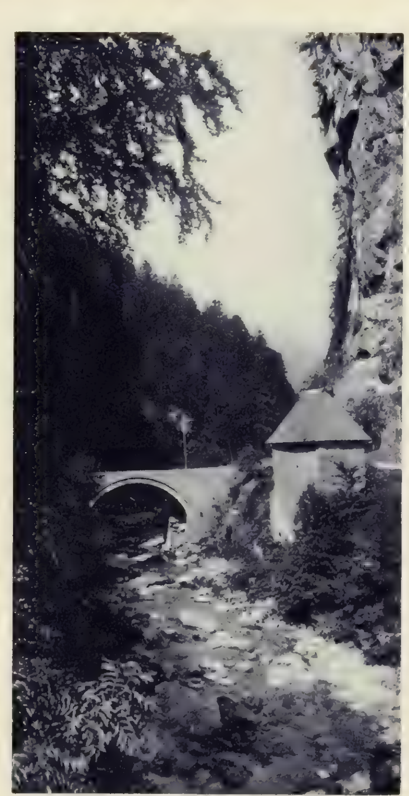
Sous le Pont de Valombré.

De Grenoble, de Voiron, de Chambéry ou d'Aix-les-Bains, on se hâte vers Saint-Laurent-du-Pont qui est la clef du Désert. Baigné par le Guiers-Mort, Saint-Laurent-du-Pont, jadis Saint-Laurent du Désert, est un gros bourg remis à neuf par l'incendie de 1854, et enrichi par l'incessant mouvement des voyageurs. On y remarque une belle église moderne, érigée dans un style romano-byzantin grâce aux libéralités des Pères Chartreux. Ils l'avaient aussi doté d'un vaste hôpital, où les malades de la région étaient soignés à leurs frais.

On est, ici, à l'entrée même du défilé du Guiers-Mort, et une petite chapelle sur la rive gauche, faisant pendant à l'hôpital sur la rive droite, en dessine le portique. Pendant près de deux kilomètres, ce défilé n'est qu'un sillon entre des coteaux, tour à tour herbeux, boisés et ravinés. Mais voici des constructions, quelques toits, des œuvres de l'homme dont certaines, noyées dans les arbres, s'harmonisent assez bien avec l'aspect du paysage : c'est Fourvoirie, *Forata Via*, la route percée, car pour leurs

exploitations, les chartreux avaient rescindé le pied de rocs jadis infranchissables, où les forces de la nature avaient scié le seul passage du Guiers. Là, commence la merveille, le Désert de la Chartreuse, qui, pendant un développement de huit kilomètres, va tenir l'admiration en haleine.

Propriétaires exclusifs du Désert, les Pères Chartreux trouvaient, à l'origine, dans l'inaccessibilité de leur retraite, une tranquillité qu'étaient pourtant venues troubler les bandes du baron des Adrets. Le principal moyen de pénétrer dans ce vallon ombreux, consacré à la prière, était le chemin muletier qui y arrivait de Saint-Pierre-de-Chartreuse, en suivant les bords du Guiers : encore le pont, qui laissait en dehors l'hôtellerie des voyageurs dite le Grand Logis, était-il gardé par une porte, la Porte de la Paroisse. Un autre chemin muletier y parvenait de la Ruchère, par le col de la Vacherie, mais il fallait commencer par franchir le Pas-du-Frou. Tous autres accès n'étaient que des passages à piétons, bons tout au plus pour des bergers ou des chasseurs, et qu'il fallait bien connaître. La nature défendait efficacement les religieux contre la méchanceté des hommes.



Pont du Grand Logis.

Avec le temps, la sécurité était venue; on pouvait sans imprudence renoncer à cet isolement, et c'était pitié de voir dépérir improductives



Vallon de la Chartreuse, vu de Valombré.

des richesses forestières si abondantes. Aux toutes premières années du XVIIIe siècle, les Pères Chartreux firent ouvrir le chemin qui, suivant la pente du Guiers, leur permit d'établir à Fourvoirie, un petit haut-fourneau, sur lequel ils dirigeaient les charbons de leurs forêts. Ce fut bientôt le chemin habituel de leurs visiteurs, et ils durent le clore aussi par une porte, dite Porte de Fourvoirie.

Ce chemin, dont les artistiques dessins de Bourgeois et de Champin nous ont conservé les principaux aspects, trouvait après la Porte l'encorbellement dans le rocher que la route nouvelle n'a fait qu'agrandir, et serpentant encore



La Courrerie.

au travers de la futaie avec un trajet sensiblement analogue à celui d'aujourd'hui, il venait, après un embranchement s'élevant à Curière et un autre à Tenaison, franchir le Guiers par le Pont Pérant, établi en un point où les rochers resserraient le cours du torrent. Ce pont existe toujours en amont du Pont Saint-Bruno.



Les bords du Guiers, l'été.

Au delà, sur la rive droite, le chemin dont la chaussée est encore bien visible, remontait jusqu'au passage de l'Œillette, où il était barré par une sorte de fortin, tombé en ruines au temps de Champin. Il s'élevait au-dessus des contreforts où la route a percé des tunnels, et finalement descendait un peu dans le vallon de Saint-Bruno pour atteindre le monastère. Certains points, seulement, de cette dernière partie sont encore accessibles.

Après la confiscation par la tourmente révolutionnaire et le premier exil des Pères, cet état des lieux continua de préserver de toute exploitation les forêts du Désert, et lorsqu'ils rentrèrent, en 1816, le gouvernement, sans leur rendre leurs biens, put libéralement concéder aux Chartreux le droit de couper du bois pour leur usage dans leurs anciennes forêts, toute autre utilisation en étant impossible.

Ce fut vers 1850, que l'Administration des Forêts songea à mettre en valeur ce magnifique domaine, et qu'elle fit étudier la route actuelle. Cette route fut livrée à la circulation, en 1856. Tracée avec une remarquable intelligence, elle n'altéra en rien le paysage grandiose qu'elle



Couvent de la Grande Chartreuse.

traversait, elle le mit plutôt en lumière, et les amoureux des vieilles choses ne peuvent lui reprocher que la destruction de la Porte de Fourvoirie et des ruines du fortin de l'Œillette.



Chapelle St-Bruno.

L'usage a conservé le nom de Route du Désert à l'admirable trajet qui se poursuit, au travers de l'ancien enclos des Chartreux, de Fourvoirie au monastère, et à Saint-Pierre-de-Chartreuse. Après les encorbellements, cet Étroit de l'Entrée du Désert où la mâchoire des rocs ne laisse littéralement la place qu'au torrent et à la route qui l'ont conquise de vive force, on traverse, pendant quatre kilomètres, une très belle futaie de toutes essences, à laquelle la seule usine des ciments Vicat fait une tâche industrielle. On parvient ainsi à une inflexion de la gorge, où l'on



Vallon de St-Pierre de Chartreuse et Chamechaude, l'hiver.

passe sur la rive droite, par le hardi Pont Saint-Bruno. La pyramide de l'Œillette, s'élance bientôt de la ramure des sapins, blanche et svelte comme un clocher de cathédrale, et après avoir franchi le corridor que délimite cette gigantesque sentinelle, on passe, par quatre tunnels successifs, les ramifications rocheuses que surmontait l'ancien chemin. Trois de ces tunnels sont par eux-mêmes un nouvel élément de pittoresque.

On quitte, sans s'en apercevoir, le val du Guiers-Mort pour entrer dans le vallon latéral de Saint-Bruno, et au site de la Croix-Verte, à 7 kil. 750 mètres de Saint-Laurent-du-Pont,



Le Vieux Moulin de St-Pierre.



Arêtes des Lances de Malissard.

on voit s'écarter, à droite, par un pont courbe à quatre arches, appelé le Pont Saint-Pierre, une route qui conduit directement à Saint-Pierre-de-Chartreuse.

Dans une forêt de hêtres de toute grandeur, la route principale décrit un lacet, et parvient bientôt en présence des bâtiments de la Grande Chartreuse.

On sait, qu'en vertu des lois sur les congrégations, les Pères Chartreux ont été expulsés, le 29 avril 1903, du pays dont ils avaient été les bienfaiteurs. Le monastère est confié à des gardiens qui en font visiter une partie. Inutilisés, ces bâtiments entretenus par l'État pour qui ils sont une charge onéreuse, tom-



Route du col de la Charmette.



Dans le vallon de la Charmette.

beront bientôt en ruines, et si sceptiques que l'on soit, on éprouve un serrement de cœur en passant dans ces grands cloîtres désormais privés de vie, dans cette église et ces chapelles désaffectées, dans cette Salle du Chapitre veuve des portraits des Généraux de l'Ordre, dans ces cellules où ne prie plus personne.

On va encore donner un coup d'œil à ces autres témoins du passé, la chapelle de Notre-Dame de Casalibus et la chapelle de Saint-Bruno, également désaffectées, et si l'on ne tient pas à faire la superbe ascension du Grand-Som (2033 m.), on vient, par la Courrerie, reprendre le vallon du Guiers pour en sortir par l'impressionnant défilé du Grand-Logis.

Presque aussitôt passés le



Les foins en Chartreuse.



Au col du Cucheron.

Pont des Moines et la Porte de la Paroisse, les montagnes s'écartent et on émerge dans le riant vallon de Saint-Pierre-de-Chartreuse.

Là, s'élèvent maintenant des hôtels, des villas, toute une station estivale délicieusement étagée dans un décor grandiose, à la base méridionale du Grand-Som. L'attraction de Saint-Pierre-de-Chartreuse, très judicieusement aménagé par son *Syndicat d'Initiative*, pourvu d'un jardin alpin, remplace pour les touristes actuels l'ancienne et mystérieuse attraction de la Grande Chartreuse.

Des promenades ravissantes s'offrent de toutes parts aux amateurs de ce séjour. On en rayonne aisémment vers les quatre principaux belvéders du massif : le Grand-Som (2033 m.), le Charmanson (1871 m.), la



Falaises du Grand Som.



Le Val d'Entremont.



Sources du Gouvernement.

Dent de Crolles (2066 m.), Chamechaude (2081 m.), on va contempler la cascade du Guiers-Mort et la curieuse grotte de ses sources, on va rêver à Vallombreuse et à Malamille, on va du Col du Cucheron, admirer la vallée du Guiers-Vif, et même pousser jusqu'à cet autre centre du massif, Saint-Pierre-d'Entremont : on y trouve l'air pur, la santé et le plaisir.

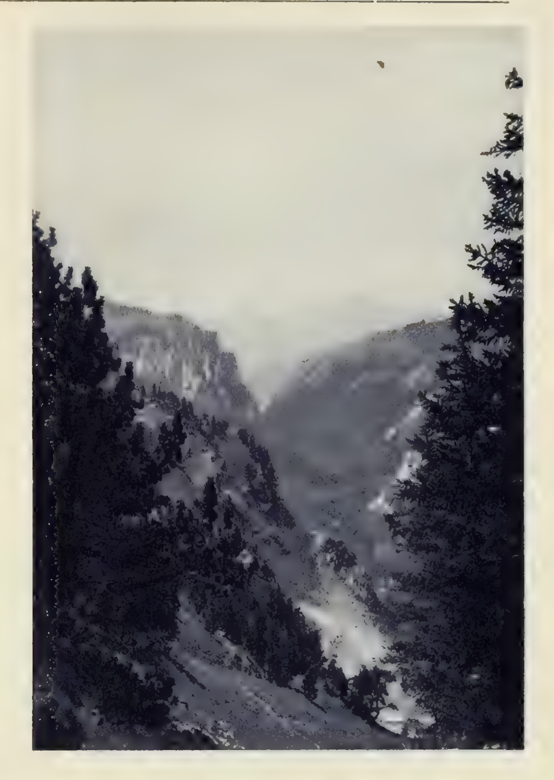
Pour être moins émouvante, la route du retour n'en est pas moins belle.

Dans cette plantureuse vallée qui s'ouvre vers le Sud, et par laquelle arrivent si largement l'air et la lumière, on remonte le long des flancs du Charmanson, au travers des riants hameaux de Gerbetière, des Guillets, des Cottaves, puis, sous la voûte épaisse de la forêt, au travers de laquelle un coup d'œil en arrière donne de superbes perspectives sur le Grand-Som, on atteint le Col de Porte (1352 m.), récemment doté d'un élégant chalet-hôtel. Là, le décor



Au col du Coq.

change brusquement : au-delà du vallon cultural du Sappey, et de l'arête boisée du Saint-Eynard, l'œil se repose sur la majestueuse dentelure de la première chaîne des Alpes dauphinoises. Mais on descend, on s'enfonce dans ce vallon du Sappey, dépression allongée entre la base méridionale de Chamechaude et le revers du Saint-Eynard, centre estival apprécié lui aussi, théâtre favori, l'hiver, des ébats des skieurs, et toujours en forte inclinaison, on cotoie le cours torrentueux de la Vence. Sans contrepente, la route s'évade de ce bassin sur la gauche, par un col herbeux ouvert entre le Saint-Eynard et la croupe du Rachais, et bientôt un cri d'admiration jaillit des poitrines. On est comme en balcon au-dessus de la vallée du Graisivaudan, de la ville de Grenoble, en face de la chaîne de Belledonne et des monts du Vercors : c'est une féerie.



Du col du Frey, vers la Grande Sure.



Col et Haberts de Bovinant.

On s'est arrêté pour sa-



Col de la Petite Vache.

vourer cette émotion. Mais bientôt le car reprend sa course, et à un nouveau contour, le panorama s'élargit, les montagnes d'Allevard s'ajoutent à celles de Belledonne, et le Mont-Blanc lui-même scintille au fond de la vallée. Nul ne saurait demeurer impassible en présence de cette vision car, de l'aveu unanime, c'est l'une des plus complètes expressions de la beauté de la montagne.

Le village de Corenc, le château de Bouquéron et le faubourg de la Tronche, passent comme des ombres devant les yeux éblouis, et quand on rentre à Grenoble, on peut encore, d'un dernier coup d'œil, embrasser le vertigineux tracé dont on vient d'écharper le Saint-Eynard.



De la Grotte du Guiers, vers le Grand Som.

Telle est la promenade justement célèbre que nul touriste venant à Grenoble n'omet de faire : à son retour, pour peu qu'il en ait le loisir, il ne peut résister au désir de jouir plus intimement de ses gracieux paysages, alors, parcourant plus lentement ce massif de la Chartreuse il s'aperçoit que chaque repli, chaque ride du terrain renferme un charme spécial et devant ce spectacle il sent grandir en lui l'amour de la vraie nature.



Chalet du col de Porte.



Pont-en-Royans.



Le plateau de St-Nizier et les Trois Pucelles.

IV

Le Vercors

Sassenage et le Villard-de-Lans. — Le tramway du Villard. — Les Gorges de la Bourne. — Les Grands-Goulets. — Le Vercors souterrain. — Les principaux sommets.

De l'autre côté de la vallée de l'Isère, le relief du Vercors continue le massif de la Chartreuse. Formé comme lui des puissantes assises de la roche calcaire, entrecoupé de gorges profondes, fractionné en plateaux ondulés, recouvert d'immenses forêts, il récèle des beautés égales, bien que le caractère en soit quelque peu différent.

Les moyens de l'accéder sont multiples, et le visiteur n'a que l'embarras du choix : automobiles, autocars ou tramway.

C'est par Sassenage, à six kilomètres de Grenoble, que la route des autocars aborde ces montagnes. Installé dans la plaine au débouché de la gorge par laquelle d'anciens glaciers, puis le torrent, avaient rompu

la muraille rocheuse, et s'étageant par son hameau des Côtes sur l'ancienne moraine frontale, ce petit bourg s'est de tout temps, imposé à l'admiration des hommes. Nos pères y plaçaient deux des Sept Merveilles du Dauphiné, les Cuves de Sassenage et le Préciosier.

Les Cuves y sont encore, quoique découronnées de leurs fables, et le site qui les entoure, la gorge et les Cascades du Furon qu'elles avoisinent, mis à la mode par les peintres, attire une foule compacte de promeneurs.

Deux grands lacets escaladent l'étage des Côtes, déroulant un magnifique coup d'œil sur la plaine, les premiers reliefs de la Chartreuse, et les Alpes neigeuses, dans le lointain. On pénètre, par les Portes, dans le premier berceau qu'on nomme le plateau d'Engins. Malgré la hauteur de 800 mètres gagnée par ses fortes pentes, la route, au village d'Engins, se retrouve au niveau du Furon qui a racheté ce dénivellement par des rapides et de sombres cascades enfouies dans les profondeurs d'une fissure inaccessible. Elle aborde maintenant l'un des paysages les plus charmants de la région.


Château de Sassenage.



Sur un parcours de plus de trois kilomètres, le Furon tranquille serpente dans un défilé creusé, aux temps géologiques, par la violence de ses eaux. De droite et de gauche, des parois abruptes de hauteurs variables encaissent le défilé, qui, tantôt ne laisse que la place nécessaire à la route et au torrent, tantôt s'élargit en petits golfes de prairies. De ci, de là, le burin des glaciers a laissé des traces évidentes de sa puissante action : ailleurs, des sapins s'accrochent aux anfractuosités ou couronnent, comme un panache sombre, les blancheurs de la roche. Les Gorges d'Engins sont une des beautés de ce parcours.


Sassenage : une cascade du Furon.

A l'extrémité du défilé, par une pente rude mais assez courte, on débouche en pleine lumière sur le vaste plateau de Lans.

Le tramway électrique y arrive par un autre parcours plus artificiel.

Laissant au Nord la direction de Sassenage, c'est par les coteaux de Seyssinet et de Seyssins, qu'il attaque le versant occidental du Vercors. Une fois franchies ces deux agglomérations suburbaines, entremêlées de villas et de petits châteaux, il multiplie les sinuosités sur une pente en grande partie boisée. Il passe auprès de la vieille ruine dite la Tour sans Venin, et, à chaque contour, grandit et s'étend un indescriptible panorama. Les regards se tournent vers Grenoble et l'œil se plait



Seyssinet et la ligne du tramway du Villard de Lans.

à reconnaître les sommets bien connus qui composent, à la cité, son diadème ; toutes les cimes de la Chartreuse surgissent l'une après l'autre, la longue dentelure des chaînes de Belledonne et des Sept-Laux occupe un tiers de l'horizon, le Mont-Blanc trône resplendissant, et les pics de l'Oisans apparaissent à leur tour, complétant un ensemble dont la variété et l'harmonie sont incomparables. A certains moments, le voyageur voit suspendus au-dessus de sa tête les redoutables escarpements des Trois Pucelles, et c'est après un reposant trajet en forêt, qu'il parvient au sommet de la pente à la station de Saint-Nizier. L'horizon change alors, et on s'incline dans le bassin intérieur du Furon : la voie du tramway découpe en légère descente les flancs occidentaux du Moucherotte, elle contourne l'entonnoir du Bruyant, et atteint enfin le village de Lans à l'entrée de son plateau.

C'est maintenant une plaine à peine ondulée, à l'altitude moyenne de 1000 mètres, qui se développe sur une longueur de douze kilomètres, avec une largeur de deux à trois kilomètres, entre des bourrelets boisés à l'Ouest, et des remparts plus rocheux et plus escarpés à l'Est. Dans

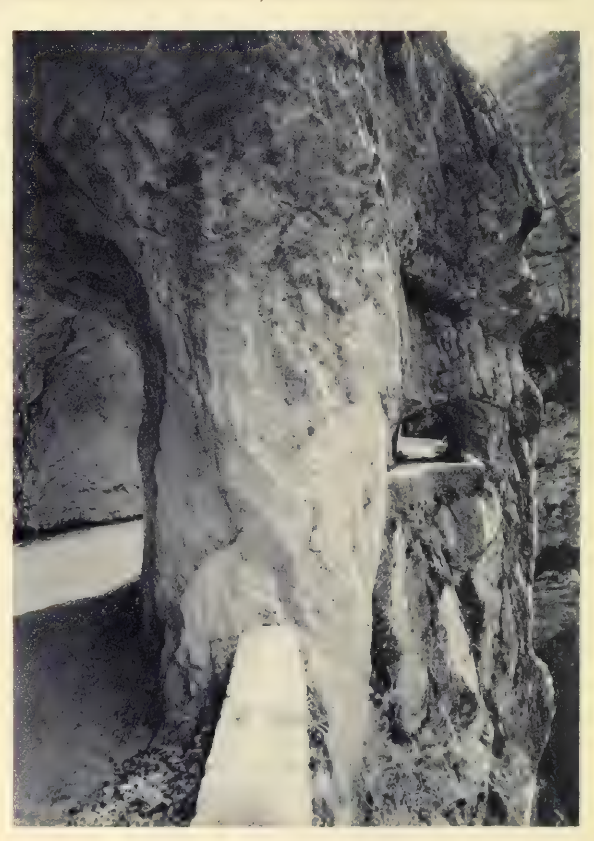


Les Trois Pucelles et les montagnes de la Chartreuse.

ces remparts, au fur et à mesure que l'on avance vers le Sud, on distingue la croupe fuyante du Moucherotte, la cime du Pic Saint-Michel, la large échancrure du Col de l'Arc, les rochers de Cornafion, et surtout, au fond, les majestueux escarpements de la Moucherolle. On franchit, sans s'en apercevoir, l'insensible seuil qui donne accès au bassin de la Bourne, et bientôt, on voit auprès de la voie les eaux transparentes qui se rassemblent, pour former ce torrent, décrire des méandres indécis au travers de prés marécageux.

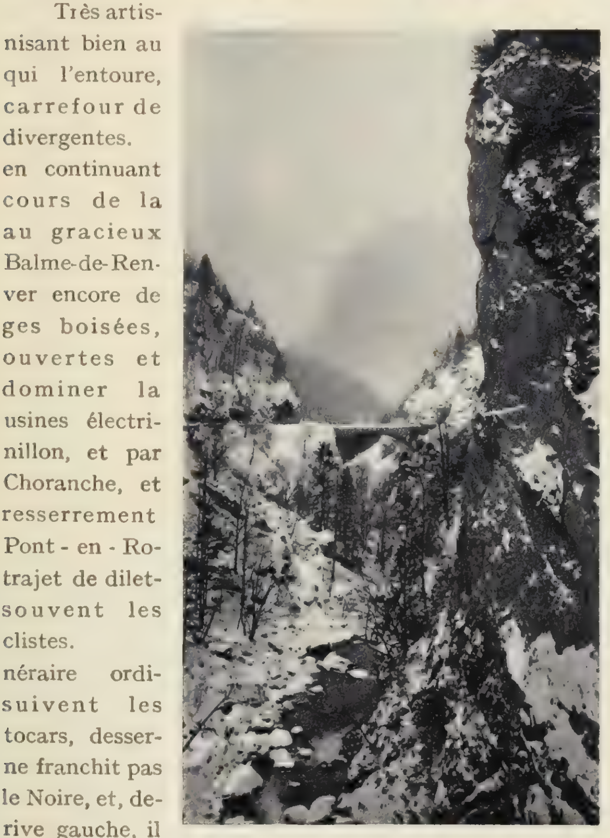
Vers l'extrémité méridionale de la plaine, un mamelon se redresse, portant le bourg du Villard-de-Lans (1040 m. d'alt.), qui doit une salubrité parfaite à la caresse des vents et à cette situation surélevée. Aucune curiosité artificielle, ruine ou château, ne peut y retenir l'attention du visiteur, mais dans toutes les directions, de ravissants paysages s'offrent à l'examen. Source ombreuse du Petit Vaucluse, roches du vallon de la Fauge, prairies du Col Vert, village pittoresque des Pierres, défilé, pâturages et glacière de Corençon, forêt de la Loubière, route de Valchevrière, vacheries d'Herbouilly, etc., expliquent aisément la vogue dont jouit cette station estivale.

Le touriste pressé continue sa rapide visite en descendant le cours de la Bourne, qui maintenant, va précipiter ses eaux de rapides en rapides. La sortie du plateau se fait par un minuscule défilé, la Porte de l'Aiguille, qui ne manque pas d'originalité, puis, on court pendant trois kilomètres au travers de coteaux herbeux et boisés jusqu'au confluent du Méaudret et de la Bourne. Alors, commence l'enchantement. La route, entièrement conquise à force de travaux d'art, pénètre dans une de ces cluses si spéciales au Vercors, et dont les Gorges d'Engins donnaient naguère un modeste échantillon. Dans un corridor étroit, sorte de trait de scie sinueux, entouré de murailles qui mesurent en certains points plus de deux cents mètres de hauteur, les eaux de la Bourne, grossies à chaque instant de nombreuses résurgences, tombent, se brisent sur les rocs, rejaillissent en écume, et entretiennent une humidité constante qui favorise la végétation. Sur toutes les corniches, les arbustes et les sapins accrochent leurs racines, les mousses laissent traîner leurs tentures, la lumière est tamisée par une



Tunnel sur la route des Goulets.

étroite fente, et au milieu des chaleurs de l'été une fraîcheur délicieuse excite les facultés d'admiration du voyageur, tenues en haleine. Cette première et sublime partie des gorges de la Bourne se poursuit pendant cinq kilomètres, entre les Jarrands et le Pont de Goule Noire.


Le pont de la Goule Noire.

Très artistique, s'harmonisant bien au sombre décor qui l'entoure, ce pont est le carrefour de deux routes divergentes. On peut, en continuant à suivre le cours de la Bourne, passer au gracieux village de la Balme-de-Rencurel, retrouver encore de nouvelles gorges boisées, plus largement ouvertes et plus profondes, dominer la grotte et les usines électriques du Bournillon, et par les vergers de Choranche, et un dernier resserrement parvenir au Pont-en-Royans. C'est un trajet de dilettante que font souvent les amateurs cyclistes. Mais l'itinéraire ordinaire, celui que suivent les nombreux autocars, desservant la région, ne franchit pas le pont de Goule Noire, et, demeurant sur la rive gauche, il s'évade bientôt du bassin de la Bourne en remontant au Col de Saint-Julien, par lequel il pénètre dans le Vercors proprement dit.

Sur un plateau cultivé, incliné au Midi, et dominé à l'Est par la franche cassure des calcaires, dans lesquels, sous certains éclairages



La vallée de la Bourne, l'hiver.

se distingue une statue gigantesque de la Vierge du Vercors, on traverse les villages de Saint-Julien et de Saint-Martin-en-Vercors. A peu de distance de ce dernier, on atteint le torrent de la Vernaison, et dès lors on le cotoie dans la direction de l'Ouest pour arriver à une réunion d'hôtels nommée les Baraques. Bien qu'elles en soient séparées par six kilomètres de route en certains points assez sauvage, les Baraques sont en quelque sorte le faubourg de la Chapelle-en-Vercors, le centre le plus important et le plus populeux de la région.

La Chapelle se trouve sur la route qui conduit au plateau reculé de Vassieux, ou même à Die, par le vallon et le Col du Rousset. Ce sont là des excursions charmantes, sur lesquelles peuvent se greffer une visite à la célèbre forêt de Lente, ou l'escalade des curieux plateaux du Glandas, mais ce sont là des détours inconnus des voyageurs pressés.

Aux Baraques mêmes, derrière le dernier hôtel, s'ouvre le merveilleux défilé des Grands-Goulets. Après un trait de scie, pratiqué dans un banc épais de calcaire urgonien, le torrent se trouvait lancé dans un cirque d'effondrement que l'on nomme le vallon d'Échevis, et en gagnait le fond par une série de cascades. La route s'est incrustée dans la paroi de



Route des Goulets.



La voute des Goulets en hiver.



Gorges de la Bourne.

gauche par un trajet en quelque sorte souterrain, puis, en arrivant au jour, elle est passée sur la rive droite et s'est taillée, par encorbellements et tunnels successifs, une place dans la grandiose muraille qui domine le vallon d'Échevis. Pendant près de trois kilomètres, ce ne sont que travaux d'art ininterrompus, et l'on passe sans répit de l'obscurité des galeries à l'éclatante lumière de balcons suspendus. Le mugissement du torrent aux innombrables cascatelles se répercute sous les voûtes de la roche, et tout concourt à plonger le visiteur dans une admirative extase.

Les murailles s'écartent, et après le tunnel de la Roche-Fendue, on descend par deux lacets rapides le flanc de la montagne. Mais au fond du val d'Échevis on se trouve de nouveau dans un cirque fermé, une sorte de chausse trappe, d'où la Vernaison s'échappe par une fente inabordable, et où la route a dû encore percer son passage par quatre nouveaux tunnels : ce sont les Petits-Goulets.

Ce dernier obstacle franchi, on sort enfin du Vercors, et par le détour de Sainte-Eulalie, on entre au Pont-en-Royans.

Le bourg du Pont-en-Royans est la porte occidentale du Vercors, comme Sassenage en est la porte



Route de Combe Laval.



Route de Combe Laval : le premier tunnel.



Le Mont Aiguille.

orientale, et Die la porte méridionale C'est là que se rejoignent la Bourne et la Vernaison, les deux cours d'eau. apparents qui drainent ses eaux, et que se rencontrent ses deux principales routes de pénétration.

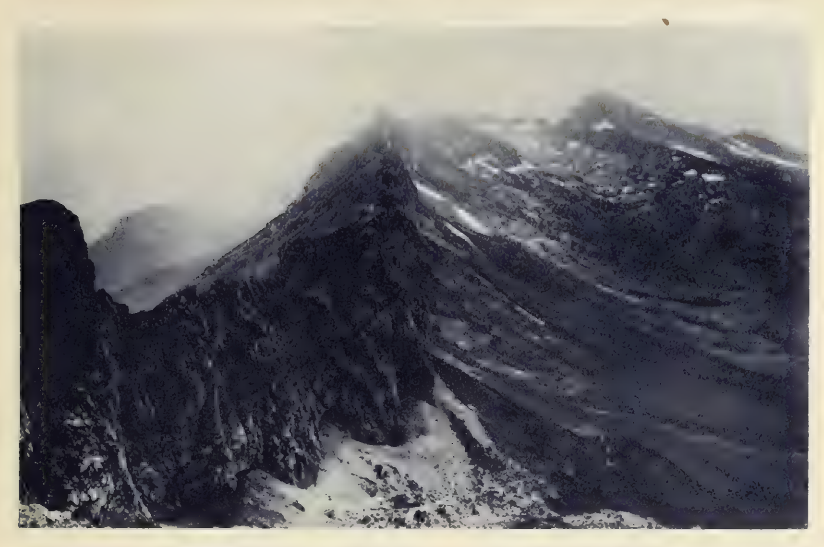
Du Pont-en-Royans on se rend aisément à St-Jean-en-Royans et de là, à la forêt de Lente par la route si pittoresque de Combe Laval.

Ce Vercors, dont l'accès fut si laborieux, ainsi que l'attestent les travaux considérables nécessités par ses routes, présente à l'observateur de bien curieux caractères.

Entouré de toutes parts de remparts abrupts, formé d'un certain nombre de berceaux accolés de dimensions variables il repose sur un sous-sol tout crevassé et fissuré creusé de nombreuses grottes et qui donne naissance à de fréquentes résur-



Un pâturage dans le Vercors.



Le Col Vert et les arêtes du Gerbier.

gences, émissaires de puissants cours d'eau souterrains.

Les plus connues de ces grottes sont celles des Cuves de Sassenage, de la Glacière de Corençon, de la Goule-Blanche, de la Goule-Noire, du Bourdillon, de la Font-d'Urle, du Brudour, etc. La plupart correspondent avec des puits d'effondrement tels que ceux de Lente, d'Ambel, de Presles, de Vassieux, de Malaterre, etc., et les belles explorations de M. Martel et des adeptes de la spéléologie qu'il a créée, sont venues confirmer sur cette circulation souterraine si originale, toutes les déductions tirées de l'aspect extérieur. On peut dire que le Vercors que nous voyons et que nous parcourons n'est qu'une apparence, un manteau jeté sur le Vercors réel dont l'ossature se dégage de l'observation.

Au point de vue alpiniste, ce massif si étendu fournit quatre buts principaux d'excursion : le Moucherotte (1907 m.), qui doit à sa facilité d'accès et à sa proximité de Grenoble une renommée que soutient son admirable panorama ; la Moucherolle (2289 m.), ascension ordinaire des estivants du Villard-de-Lans et d'où le coup d'œil s'étend sur sept départements — le Grand Veymont (2346 m.), le point culminant du relief, dont le chemin sans difficulté se prend le plus souvent par Saint-

Michel-les-Portes — et le Mont-Aiguille (2097 m.), bastion escarpé, longtemps rangé sous le nom de Mont Inaccessible parmi les Sept Merveilles du Dauphiné. Celui-ci présente cette curiosité historique d'avoir été la première montagne gravie pour le mérite de l'ascension « avec moult difficultés et subtils engins » par Antoine de Ville, seigneur de Dompjulien et de Beaupré, sur l'ordre du roi Charles VIII, alors de passage à Grenoble, le 26 Juin 1492.

Ainsi, par ses multiples attraits, notre Vercors se recommande à tous ceux qui veulent connaître les Alpes du Dauphiné ou simplement jouir de la nature et l'on s'explique aisément sa vogue croissante alors qu'il est si facile de l'aborder et de le parcourir.



Une piste près du Villard de Lans.



Village d'Oisans : Oz.

V

L'Oisans

Vizille, porte de l'Oisans. — Le Bourg d'Oisans, la Grave et le Lautaret. — Le Glandon et les Grandes Rousses.

L'Oisans est, par excellence, la région montagneuse du Dauphiné. Le point culminant de ses reliefs, était, avant l'annexion de la Savoie, le plus haut sommet de la terre de France, et autour de cette superbe Barre des Escrins (4103 m.), on a de la peine à dénombrer le régiment des pics de plus de 3000 mètres. Tous sont entassés les uns sur les autres, jaillissent comme des clochers des vallons étroits, sortes de ruelles, qui les séparent, resplendissent par leurs névés et leurs glaciers, ruissellent de torrents et de cascades. C'est un chaos étrange de rocs et de neiges, un monde fantastique dont l'aspect déroute l'œil de l'homme habitué aux plaines.

L'ancienneté de son habitat se perd dans la nuit des temps, et les peuples, évidemment pasteurs, qui en furent les premiers colons n'ont

pas laissé de chroniques, mais nos investigations curieuses en font commencer l'histoire à la conquête et à l'occupation romaines. En effet, pour relier la péninsule à son opulente colonie de Vienne, les maîtres du monde tracèrent au travers de l'Oisans, de Brigantio à Cularo, une de leurs belles voies militaires dont la Table de Peutinger nous a conservé les stations.

Hommage au talent de ces hardis pionniers, la route actuelle suit dans ses grandes lignes l'itinéraire romain, et si notre civilisation plus ménagère des pentes et douée d'un plus puissant outillage laisse le plus souvent sa devancière vagabonder sur les hauteurs, c'est bien par la même vallée, dans la même direction générale que nous passons aujourd'hui.



Vizille — La Porte du Prieuré.

Au départ de Grenoble, après avoir franchi les premiers mamelons, restes pour la plupart d'anciennes alluvions glaciaires, nous arrivons au véritable pied des montagnes, à la petite ville de Vizille. L'ancien *Castrum Vigilium* gardait l'entrée des défilés, et il juchait ses murailles sur ce renflement si bien placé pour la défense où se voient encore les ruines du Château du Roi, les nécessités stratégiques en ayant toujours imposé l'emplacement.



Château de Vizille.

Aujourd'hui, le touriste contemple à Vizille l'imposant château qu'avait fait construire pour sa cour, le vice-roi du Dauphiné, le connétable de Lesdiguières; et, s'il est curieux des souvenirs artistiques du passé, il doit prendre le temps nécessaire pour donner au cimetière un coup d'œil à la porte du Prieuré où un artiste inconnu a taillé une Sainte-Cène et un Rédempteur d'une émouvante beauté. Sur la route montante qui conduit à Laffrey, la chapelle de la Commanderie aujourd'hui désaffectée mais intacte, présente un spécimen bien complet du style roman.



Après avoir longé les murs du parc de Lesdiguières, et traversé le village industriel du Péage, la route parvient à un étranglement où se termine la petite plaine et où commence la Gorge de la Romanche.

Toujours grandiose dans son aspect général, ce corridor compris entre des parois de 1200 à 1500 mètres, abrite de multiples entreprises industrielles. La Romanche, dont le flot superbe l'animait, a paru aux ingénieurs un instru-

Porte du connétable.



Vallée de la Romanche : prise d'eau de l'usine de Livet.

ment propice, et maintenant, du seuil de la Véna à l'aval de Séchilienne, le torrent alimente successivement de nombreuses usines génératrices. Tantôt enfermé dans des conduits souterrains, tantôt capté dans d'énormes tuyaux de tôle d'acier, dont les noirs anneaux se déroulent comme des serpents gigantesques, il voit sa force asservie; une partie en est utilisée sur place, l'autre est transportée à distance.



En amont de Livet, après que la dernière prise d'eau ait été dépassée, on peut enfin voir sans obstacles la haute chaîne des Grandes-Rousses profiler ses rocs et ses glaciers sur le ciel.

La Porte Romaine du Mont-de-Lent.



Vallée de Bourg d'Oisans.

Le corridor que l'on a suivi jusqu'alors, s'élargit et bientôt se fond dans une grande plaine, à l'altitude moyenne de 720 m., et dont tous les caractères annoncent l'existence d'un ancien lac. Ce fut le lac Saint-Laurent, fameux par sa débâcle et l'inondation de 1219, qui faillit détruire Grenoble, et dont l'existence avait forcé la voie romaine à se creuser dans le rocher l'encorbellement que l'on montre à Rochetaillée.

Aux deux tiers de la longueur de la plaine enserrée entre de formidables remparts, l'agglomération du bourg d'Oisans centralise le mouvement et l'activité de toutes ces montagnes. L'église, un peu



Pont d'Auris.



La Grave.

relevée et jadis dénommée Saint-Laurent du Lac, est bâtie sur les fondations de la primitive basilique, et dans les gros murs des maisons qui l'avoisinent on montrait naguère les anneaux où s'amarraient les barques des pêcheurs du lac.

Après un trajet en plaine, garanti par les énormes jetées qui endiguent les colères de la Romanche et du Vénéon, la route aborde un second défilé plus long et plus grandiose que le premier. On est maintenant au cœur du massif, et la profonde coupure du torrent circule entre les contreforts des Grandes-Rousses (3473 m.), au Nord, et ceux de la Meijde (3982 m.), au Sud. La partie antérieure de ce défilé porte le nom de Gorges de l'Infernet; plus loin, ce seront les Gorges de Malavalle, et c'est ainsi que le langage des gens du pays caractérise énergiquement la rudesse de l'habitat. De temps en temps, au-dessus d'escarpements effroyables, on aperçoit des terres cultivées, des maisons, un clocher, et on se demande, au cœur de la belle saison, comment des hommes peuvent vivre en ces lieux. Sur un plateau qui, à 1290 mètres environ d'altitude, interrompt un moment l'étroitesse de la gorge, on traverse le village



Au plateau de Paris : la Meidje et le Rateau.

du Freney, puis quand on est repris par la montagne, on entrevoit de ci, de là, scintiller des coulées de séracs, des langues de glaces échappées de la vaste coupole du glacier du Mont de Lent.

A une centaine de mètres au-dessus de la chaussée actuelle de la route, on trouve, entre le Freney et le plateau de Bons, un fragment encore presque intact de l'ancienne voie romaine. Il attire notamment l'attention par un monument de simple et grande allure, la Porte Romaine, forée dans un éperon de la roche, et dont une moitié s'est malheureusement effondrée. En amont et en aval de ce fragment, l'assiette de la voie est encore nettement reconnaissable sur un parcours de près de deux kilomètres, du Col du Chatelard au Calvaire du Mont de Lent.

Au-delà de la petite plaine du Chambon, la gorge de la Romanche prend un poignant caractère de sauvage désolation. La végétation arborescente n'a plus la force de s'attacher aux grands rocs, une seule plante prospère et abonde dans les rocailles, c'est la lavande parfumée dont les enfants offrent des bouquets à tous les passants.

Au sommet de ces murailles qui bornent la vue s'étendent des pla-

teaux, des pentes pastorales dont les eaux s'épandent de droite et de gauche en d'admirables cascades, et bientôt apparaît vers le Sud-Est la pointe aigüe de la Grande-Meidje.



Sur le glacier du Tabuchet.

C'est dans cet impressionnant décor que l'on aborde le petit bourg de la Grave. Bien que les hasards d'une délimitation ignorante l'ait attribuée au département des Hautes-Alpes, la Grave est en réalité la seconde capitale de l'Oisans. Accolé à ce prolongement des Grandes-Rousses, qui culmine ici au Signal de Goléon (3429 m.), un vaste plateau incliné au Midi descend des sommets vers le fond de la gorge. Son heureuse exposition le destinait à la culture et les villages le parsèment : le Chazelet, les Terrasses, les Hières, Ventelon, Pramélier, etc. Ils convergent sur la Grave qui en est le chef-lieu. Étagée vers 1526 m., au-dessus de la route sur laquelle s'ouvrent les hôtels, la Grave est le centre de l'alpinisme dans la haute vallée de la Romanche. C'est de là que partent les ascensionnistes, non seulement pour le splendide belvéder du Goléon, mais pour l'émouvante aiguille méridionale d'Arves (3509 m.), et surtout pour la fameuse Meidje, dont la cime cuirassée de glaces, miroite à 3982 mètres d'altitude. Toute une pépinière de guides dans lesquels on remarque la dynastie des Pic, des Mathonnet, des Faure, etc., foisonne autour des hôtels Juge et Tairraz, et diplômée

Guides de l'Oisans.



La Meidje, vue de la Grave.



Col du Lautaret.

par la Société des Touristes du Dauphiné, peut conduire sur tous les points de l'horizon le grimpeur avide d'émotions et de passionnants spectacles.

Les promeneurs plus modestes vont, par une bonne route, jouir aux Terrasses d'un panorama plus étendu que celui qui se découvre déjà du cimetière, et s'ils poussent jusqu'aux Prés de Paris, où certains archéologues veulent retrouver la trace de la voie romaine, ils décupleront leur enchantement par une vue merveilleuse sur la chaîne entière des Meidje et du Rateau, avec les cascades de glaciers épandus à leurs flancs. La grande route remonte encore pendant trois kilomètres, dont la moitié environ se déroule en tunnels, le cours de la Romanche, pour parvenir au village de Villard-d'Arène (1651 m.), et peu après, elle abandonne son sillon pour gravir en lacets la pente herbeuse qui l'encaisse à l'Est. Le torrent s'est infléchi au Sud, il ouvre entre la base des contreforts de la Meidje, à l'Ouest, et la masse de Combeynot, à l'Est, une perspective lointaine par laquelle l'œil va scruter ces dentelures de neiges et de rocs, qui sont les crêtes du Glacier-Blanc. A mesure que l'on s'élève, le spectacle



Vers la Meidje : refuge de l'Aigle et Rocher Sud de l'Aigle.

devient plus étonnant, et en un point du parcours, le splendide éventail de glaces de la Barre des Escrins se développe au-dessus de la barrière. Mais ce n'est qu'un éclair, la route s'aplanit, les pentes de l'Aup-Richard ferment le tableau, et on arrive au Col du Lautaret (2072 m.). Sur ce col, où passait la voie romaine et où ses constructeurs pénétrés d'une émotion religieuse avaient élevé un petit temple, *altaretum*, d'où le nom de Col de l'Autaret corrompu en Lautaret, l'ancien temple est devenu un hospice, et cet hospice agrandi et amélioré, s'est transformé en un grand hôtel.

A perte de vue, s'étendent, comme pié-



Allemont et les Grandes Rousses.



Sur le glacier d'Arsine.

destal des grands rocs de l'horizon, des moutonnements gazonnés sur lesquels croit une flore renommée, et les botanistes ont été les premiers à faire la réputation de cette station, pourvue maintenant d'un jardin alpestre.

Elle marque la limite véritable de l'Oisans, du bassin de la Romanche; de l'autre côté, on arrive au Briançonnais, et nous sortons de la sphère d'attraction de Grenoble.

Aussi, laissant la route, toujours adaptation actuelle de l'ancienne voie romaine, descendre la vallée de la Guisanne pour se hâter vers Briançon, laissant même la magnifique route du Galibier, sommes-nous obligés de revenir en arrière pour jeter un coup d'œil sur une vallée latérale, qui enserre sur une autre face, ce colossal massif des Grandes-Rousses, dont nous venons de longer la base méridionale.

A l'issue de la première gorge de la Romanche, à l'entrée de la plaine du Bourg d'Oisans, nous avons laissé à gauche un vallon pittoresque, par lequel arrivait à la Romanche l'important tribut de l'Eau-d'Olle.

Vers le confluent des deux torrents, se dresse sur un piton ensoleillé, le petit village d'Allemont. A ses pieds, dans le retrécissement de la



Dans les Grandes Rousses : le glacier de Saint Sorlin.

plaine, nous voyons de grands bâtiments autour desquels s'est groupé un hameau : c'est la Fonderie, ancien établissement métallurgique aux fortunes inconstantes et diverses, où l'on a essayé à plusieurs reprises, de traiter les minerais argentifères extraits du gisement des Challanches distant de quatre heures de marche dans la montagne. La gorge que commande Allemont semble être le prolongement géologique de la gorge de la Romanche, car, comme elle, elle suit la base orientale de la première chaîne des Alpes dauphinoises, et elle va dans tout son parcours séparer les cîmes de Belledonne et des Sep-Laux, de la face occidentale des Grandes-Rousses.

La route qui la dessert, se tient au niveau de l'Eau-d'Olle jusqu'à ce qu'elle ait détaché à l'Est les embranchements qui conduisent à Oz et à Vaujany, gracieux villages étagés sur les flancs des Rousses, puis, dans un défilé qui se resserre, elle s'élève par une forte rampe pour atteindre vers 1300 mètres d'altitude, le hameau du Rivier-d'Allemont, centre secondaire d'où rayonnent les chemins du Pas-de-la-Coche et des Sept-Laux, et les accès plus ardus de la Belle-Étoile et du Col de la Vache.

Le ruisseau qui dégringole des Sept-Laux, par une superbe cascade,



Les Aiguilles d'Arves, vues de l'Ouillon.

marque l'entrée d'un bizarre corridor qui prend fin à l'arrivée à la Grand'Maison. Ici, on arrive dans la haute montagne, dans la région pastorale qui domine partout dans nos Alpes les premières pentes, et la Grand'Maison est un très ancien établissement de bergers. De là, jusqu'à la fin de la vallée, jusqu'aux sources de l'Eau-d'Olle et aux limites de son bassin, Col du Glandon et Col de la Croix de Fer, on parcourt en pentes modérées un vaste berceau de prairies, où s'élèvent, de distance en distance, des villages de chalets, les Quatre-Maisons ou Rifclaret, le Soleil, Arclaret, le Plan du Col, les Ribauds, etc. On est ici au pied des plus hautes crêtes de l'une et l'autre chaîne, mais comme toujours, leurs premiers épaulements les dérobent à l'œil, et l'on aperçoit seulement par l'échancrure de la Grand'Maison, les glaciers et les pics de la Cochette (3270 m.), satellite septentrional de l'Étendard, le point culminant des Rousses (3473 m.), et au-dessus des Quatre-Maisons, les dentelures de l'Argentière.

Tout près du Col du Glandon (1980 m.),

Le col de la Croix de Fer.

qui donne sur la vallée des Villards aux chatoyants costumes, le Club-Alpin a fait édifier, à 1960 mètres, un petit hôtel qui sert de centre pour l'exploration des montagnes environnantes. Sans peine et sans fatigue, par un sentier dans les prairies, on gravit la cime de l'Ouglion (2456 m.), belvéder admirable sur les vallées de la Maurienne qui s'étendent à ses pieds, sur les trois Aiguilles d'Arves, le grand glacier de Saint-Sorlin et l'Étendard, ainsi que sur tout le revers oriental des montagnes d'Allevard.

La route se poursuit encore pendant trois kilomètres, pour atteindre le Col de la Croix de Fer (2062 m.), qui donne accès à la vallée d'Arves, et à tous ces charmants paysages de la Savoie méridionale.

Mais les Grandes-Rousses que nous avons ainsi visitées sur leur deux principales faces, s'imposent encore à notre attention sur un autre point.

En face du Bourg d'Oisans, les émissaires d'une partie importante de leur glaciers occidentaux et méridionaux, se réunissent pour former la puissante cascade de Sarène. Le vallon dont elle est issue, remonte à la Garde, où l'on a signalé des vestiges romains, au vieux village d'Huez, et par lui à une région aujourd'hui pastorale sur laquelle planent des traditions étranges et des souvenirs historiques. C'est la montagne et la ville de Brandes. Là fut, à plus de 1800 mètres d'altitude, le centre d'une exploitation minière importante qu'attestent des montagnes de débris et d'immenses galeries, la plupart aujourd'hui effondrées et inaccessibles, qui purent encore être parcourues et décrites par le savant Héricart de Thury, au commencement du XIX[e] siècle. La tradition en impute aux Romains la découverte, et l'exploita-



Dans les Grandes Rousses : le lac La Fare.

tion intensive. L'Histoire nous certifie qu'au temps des Dauphins elles fournissaient un revenu important. Après de nombreux fonds de cabanes et de déchets de la mine, on voit encore sur un éperon rocheux appelé *Lou Montossa*, les ruines d'une tour aux murs épais et entourés d'un fossé profond, que l'on désigne sous le nom étrange de Tour du roi Ladre, et qui était la résidence du gouverneur des Mines. Les filons qui paraissent avoir été assez riches étaient épuisés dès le xve siècle, et la mine abandonnée est devenue comme il est d'usage le thème de légendes fantastiques.

L'Oisans fourmille ainsi de gisements des minerais les plus divers, mais dont la fragmentation et la difficulté d'accès prohibent toute exploitation fructueuse.





Le Plan du Lac.

VI

Les hautes régions

La Bérarde et la Vallouise. — Les Glaciers du Pelvoux.
La Meidje et les Écrins.

Le massif du Pelvoux est la citadelle de l'Oisans. Sa constitution orographique en forme deux fers-à-cheval accolés, une sorte d'X, où se juxtaposent en un hérissement de dentelures les pics les plus élevés et les plus ardus de la terre dauphinoise.

Ses accès principaux sont à l'Ouest, la vallée du Vénéon, avec Saint-Christophe et la Bérarde pour centres, et à l'Est, la vallée de la



L'Aiguille du Plat de la Selle et Bourg d'Aru.

Gyronde, plus communément dite la Vallouise. Deux accès secondaires se prennent entre les branches de l'X, au Nord, par le vallon de l'Alpe (Haute Romanche), au Sud, par le Val Gaudemar.

C'est à l'extrémité méridionale de la plaine de l'Oisans qui semble en être le prolongement naturel, que s'ouvre la vallée du Vénéon. Le confluent de ce torrent et de la Romanche élève un cône de déjections largement étalé, sur lequel s'entassent les fragments arrachés à tous les sommets du massif. L'ancien chemin le cotoyait sur la rive gauche, constamment exposé aux





Lac Lauvitel.



Les Étages.

éboulements des contreforts du Rochail. La route serre au contraire, sur la rive droite la base des escarpements du Ferrarey. Un premier hameau se rencontre aux Ougiers. Un pont pittoresque, sur le Vénéon, nous invite à passer sur la rive gauche; si l'on cède à cette curiosité, on n'est point déçu, car derrière la digue se trouve le Lac Lauvitel, étang d'émeraude où se réfléchissent les Glaciers de la Brèche de Valsenestre et du Clapier du Peyron, véritables bijoux de l'Oisans.



En remontant la vallée principale, on voit à une inflexion de la gorge se profiler dans le ciel une haute pointe toute tapis-

La Bérarde.



Les Rouies.

sée de glaces: c'est l'Aiguille du Plat de la Selle qui porte à 3602 m. sa tête altière. Un court défilé rocheux précède l'épanouissement où Venosc chauffe ses terres au soleil. Vieux village, au nom bizarre, il groupe ses maisons vers le bas de la pente douce et ensoleillée, qui conduit au Col de l'Alpe. La nouvelle route le laisse à l'écart, et transporte le mouvement et l'importance à son ancien faubourg, Bourg d'Aru. Ce nom qu'il est inutile de compliquer en Bourg d'Arud, a une origine bien claire dans la langue locale, c'est le bourg du ru, du ruisseau, et en effet, il s'est formé autour du pont qui donne accès à la vallée supérieure.

On est ici au pied d'un ressaut formidable, qui fut sans doute avant l'histoire, le théâtre de quelque catastrophe oubliée, de quelque colossal écroulement. Un amoncellement de blocs barre la vallée et chevauche même parfois sur le torrent. C'est le Clapier de Saint-Christophe qui offre aux yeux du touriste le spectacle de la désolation. Comme de tout temps, il n'y avait pas d'autre accès vers le fond de la vallée, l'ancien chemin s'y insinuait, rampant entre les roches et utilisant même l'une d'elles pour franchir le torrent. La nouvelle route s'y est violemment frayé un



Les Escrins vus des Agneaux.

passage par la mine, et elle arrive par deux grands lacets à l'étage supérieur, au Plan du Lac. Il n'y a plus rien ici des grâces et des verdures de la Chartreuse et du Vercors : c'est l'âpre nature de l'Oisans dans toute sa rudesse. Un petit plateau allongé, ancien lac desséché à une époque relativement récente, est ravagé par les divagations du torrent. De part et d'autres, s'élèvent des pentes de rocailles et d'éboulis stériles; la note de beauté est donnée par la Tête des Fétoules, qui dresse dans le fond du tableau, sa double crête blanche.

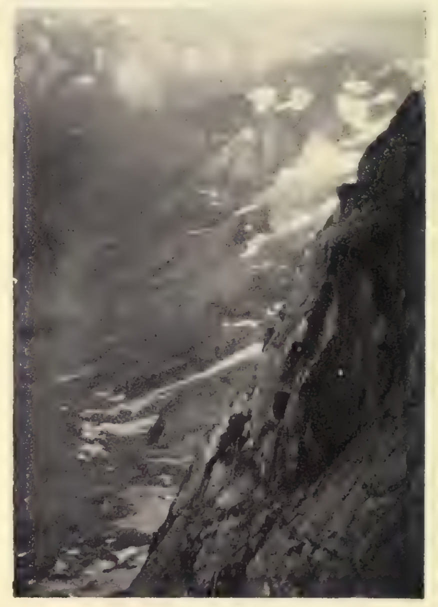
Au travers de ces éboulis, la route a cherché une assiette bien instable, et après le site des Fontaines-Bénites et la coupure du Pont-du-Diable, elle atteint le petit plateau de Saint-Christophe. L'église blanche précède et annonce cette agglomération qui est le chef-lieu de la plus vaste commune de France. On est à l'altitude de 1470 m., les terres sont rares et pauvres, la récolte dure à préparer est maigre, aussi les habitants ont-ils cherché le plus clair de leurs ressources dans l'élevage des troupeaux. C'était une imprévoyance : la montagne ruinée par la dent vorace et le pied plus meurtrier encore des moutons et des chèvres s'est ravinée,



La Meidje : la Grande Muraille.

les pâturages ont été emportés, et la région avoisinante offre partout un sauvage spectacle. Heureusement, le goût des ascensions et la vogue de l'alpinisme sont venus apporter une nouvelle source de profit à ce pays éprouvé, et c'est un centre de vie alpine aussi important que la Grave. Les Gaspard, les Roderon, les Rodier, les Turc font souche de guides et de porteurs, et dans la belle saison, il est urgent de prévenir à l'avance pour s'assurer leur compagnie.

En 1920, la route, depuis longtemps commencée, a été poursuivie jusqu'à la Bérarde. Elle remplace l'ancien chemin muletier aux capricieuses inflexions qui après avoir passé au-dessus des Granges, de Bernardière, du Clot et auprès de Champ-Ebran, atteignait le redan où s'accrochent les trois maisons de Champforant. Plus rationnellement tracée, elle écharpe quelques terres au niveau du village puis se taille en encorbellement audessus de l'abîme où se brise le Vénéon. Cet étranglement dépassé, elle continue de découper les fortes pentes des contreforts de l'Aiguille du Plat de la Selle,



La Meidje : la Grande Muraille.

et bientôt rejoignant le vieux chemin, elle aborde le petit berceau où se terrent les Étages.

En approchant de ce pauvre hameau, le voyageur voit subitement se dresser devant lui le colosse des Escrins. La fine pointe neigeuse apparaît à peine, et le tableau se forme surtout de la sombre masse du Pic Lory (4083 m.), surmontant les oreilles de chat de Pié-Bérarde, et les crêtes de la Vera Pervoz. Peu à peu, ces masses noirâtres se rapprochent, elles grandissent, elles cachent tout l'horizon, et quand on arrive à en toucher la base au milieu des flots écumeux



Arrivée au sommet des Escrins.



Montée vers les Escrins.

du Vénéon, on est à la Bérarde (1738 m.).

Simple hameau de bergers, ainsi que l'indique son nom, la Bérarde est devenue la cité sainte de l'alpinisme en Oisans. C'est de l'hôtel qu'y a fait construire la Société des Touristes du Dauphiné que partent les conquérants de tous les grands pics : c'est là que gitèrent les pionniers des premières ascensions, les Boileau de Castelnau, les Coolidge, les Duhamel, etc., et dans ce lieu où ils n'arrivaient qu'au prix d'un effort préliminaire déjà méritoire, les autocars déversent



Les Bans vus du Rocher de la Temple.

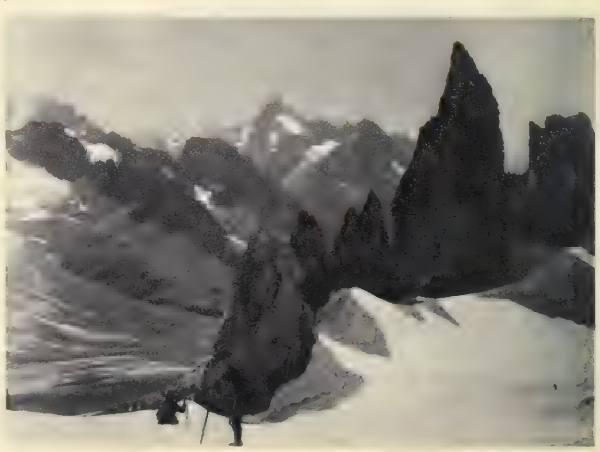
maintenant le flot des touristes venant jouir à la Bérarde du plus grandiose des spectacles.

Des pierres et des rocs, au milieu desquelles se distinguent à peine les chaumières du village, des torrents furieux et des pans de glacier composent le paysage dont la détresse est poignante. Le cirque de la Bérarde vient d'être récemment classé comme Parc National; sous la tutelle avisée de l'administration forestière la nature aura bientôt pansé toutes ses blessures.

Deux vallons supérieurs y convergent : au Nord, le val des Étançons, au Sud, le vallon de la Pilatte et chacun d'eux possède des tributaires d'importance, comme le vallon de la Bonne-Pierre et le vallon du Chardon.

Le val des Étançons prend naissance au pied de la muraille méridionale de la Meidje (3982 m.), et c'est par là que s'élança en 1877 le premier vainqueur de la terrible pointe, M. Boileau de Castelnau, conduit par deux enfants du pays, le père et le fils Gaspard.

Ce val communique avec la Grave



La Grande Ruine et le Pic Gaspard.

par la Brèche de la Meidje, élégant passage à 3300 m. d'alt., avec le Villard d'Arène par le Col du Pavé (3495 m.) ou celui plus commode du Clos des Cavales (3128 m.). Son affluent, le vallon de la Bonne-Pierre donne par le difficile col des Escrins (3415 m.) accès à la face septentrionale de la Barre des Escrins (4103 m.) et à la vaste conque du Glacier Blanc.


Refuge Caron et Pic de Neige Cordier.

Quant au vallon de la Pilatte qui sert d'accès à la Barre des Escrins (4103 m.), à l'Aléfroide (3959 m.), aux Bans, aux Rouies, etc., il donne passage vers la Vallouise par les cols de la Temple et du Sélé et vers le Val Gaudemard par ceux du Chardon et du Says.

Un belvéder, d'un accès rendu facile, la Tète de la Maye (2522 m.), permet d'embrasser dans un merveilleux panorama, l'étoilement de ces vallées et leur couronnement de cimes. Il y a là un spectacle d'une incomparable grandeur, et cette nature sauvage, où les rocs déchiquetés s'harmonisent avec les glaces et les cascades, seule végétation qui les diapre, produit une impression inoubliable.


Sommet du Pic Coolidge : vue sur le Pelvoux.



Montagne des Agneaux.

La ligne de faîte est aussi une ligne de démarcation, de caractère et de couleur. On s'en aperçoit bien vite en franchissant le Col de la Temple, cet ancien passage qui, perdu après avoir été longuement pratiqué, ne fut retrouvé qu'en 1844 par un chasseur de chamois.

Certes, la métamorphose n'est pas brusque, et lorsqu'après avoir passé la crête on descend par des parois abruptes dans l'entonnoir au fond duquel on va rejoindre le Glacier Noir, on est bien encore dans l'empire des rocs. Mais la masse arrondie du Pelvoux (3954 m.), qui se profile devant les yeux paraît moins sévère, elle s'irradie d'une lumière plus chaude, et l'on sent que l'on se trouve sur le versant du soleil.

Le long, bien long corridor du Glacier Noir, resserré entre les masses du Pic Coolidge (3756 m.), et des Escrins à gauche, et celles de l'Aléfroide et du Pelvoux à droite, prend fin au replat ironiquement dénommé Pré de Madame Carle, où quelques mélèzes miraculeusement conservés nous donnent un avant-goût de la Vallouise. A l'issue de ce petit plateau, les vieilles moraines qui encaissent le torrent de Saint-Pierre, se recou-

vrent d'une végétation luxuriante, et c'est dans un décor où la grâce s'essaie à tempérer l'austérité, que l'on parvient au plateau d'Aléfroide, commencement de la Vallouise riante.

La combe qui s'était formée de la réunion du Glacier Noir et du Glacier Blanc, se rencontre ici avec la combe de Celse-Nière, qui vient du Col et du Glacier du Sélé et recueille les eaux descendant des flancs méridionaux du Pelvoux. Leurs apports réunis ont formé un plateau, sédiment sans doute d'ancien lac, qui se recouvre d'un épais gazon parsemé de bosquets de mélèzes. Le contraste est charmant entre cette verdure et les roches noirâtres du Petit-Pelvoux qui la dominent. Un village de chalets et un petit hôtel animent cette oasis à laquelle il ne manque que d'être plus connue pour être envahie.



Glacier de Bonne Pierre et Muraille de la Barre des Escrins.

Maintenant, la vallée se resserre en une magnifique forêt de mélèzes au travers de laquelle le chemin décrit ses méandres, et le torrent du Gyr précipite ses cascades. Cet enchantement paraît trop court, quand on arrive au bas de l'étage, au village des Clots, dans la Vallouise plantureuse, à la rencontre du vallon de l'Échauda.



La Meidje vue des Étançons.

Un long berceau largement évasé, ouvert aux bienfaisants rayons du soleil, réunit, à une hauteur moyenne de 1200 mètres, les villages et les cultures de la Vallouise. A la suite des Clots on traverse Saint-Antoine, le Sarret, le Poêt, groupés en une commune sous le vocable du Pelvoux. Les maisons larges, bien bâties, avec de vastes auvents et des balcons orientés au midi, respirent un air d'aisance. Après Rière-Pont, on traverse le torrent qui devient la Gyronde, et on arrive au chef-lieu de la vallée, à la ville, Ville-Vallouise.

La campagne est riante, les prés sont verts, les eaux joyeuses; à mi-hauteur, la terrasse des Alberts offre ses charmes, et une belle forêt de sapins couronne l'arête de la montagne qui vient fermer en quelque sorte ce gentil paradis de Vallouise. Puis, la petite plaine s'infléchit vers les Vigneaux, elle se resserre, se transforme en gorge, et le charme s'évanouit, car ce n'est plus qu'un coteau rocailleux qui se déverse dans la rocailleuse Durance.

Les deux principaux versants du grand massif, ont ainsi des allures nettement différentes, la vallée de la Bérarde plus grandiose, celle de



Au refuge du Carrelet.

la Vallouise plus gracieuse; celle-ci est d'ailleurs la note exceptionnelle de cet ensemble des hautes régions, car les deux versants secondaires, le bassin de l'Alpe et le Val Gaudemar, participent à l'austérité de la vallée du Vénéon.

Cette austérité impressionnante pour le visiteur a pour les initiés, pour les véritables alpinistes un charme qui les entraîne à braver les plus grands dangers. A l'ascensionniste, il faut l'ivresse de gagner l'espace: les pics les plus ardus, les plus élevés sont ceux qui enflamment le plus de convoitises ; la glorieuse muraille de la Meidje, l'imposante Barre des Escrins, la couronne des pics innombrables des massifs du Pelvoux et des Escrins lui offrent l'attrait des escalades les plus difficiles, les plus célèbres.



Le Père Gaspard.



L'arrivée à Uriage.

VII

Uriage-les-Bains. — Belledonne.

Uriage-les-Bains. — Ses alentours. — La source et le casino. — Les promenades : le Château, Prémol, la Cascade de l'Oursière, Chamrousse, Belledonne.

Un pays aussi montagneux, où s'étaient produits de tels soulèvements, ne pouvait manquer de voir surgir de nombreuses sources thermales.

A quelques pas de Grenoble, dans le premier repli des collines, la coquette station d'Uriage offre aux baigneurs et aux oisifs la santé et la distraction. Sans que les manuscrits conservés en aient gardé la moindre trace, ses eaux salines et sulfureuses étaient déjà connues des Romains, et les fouilles faites pour les aménagements de la source ont mis à jour

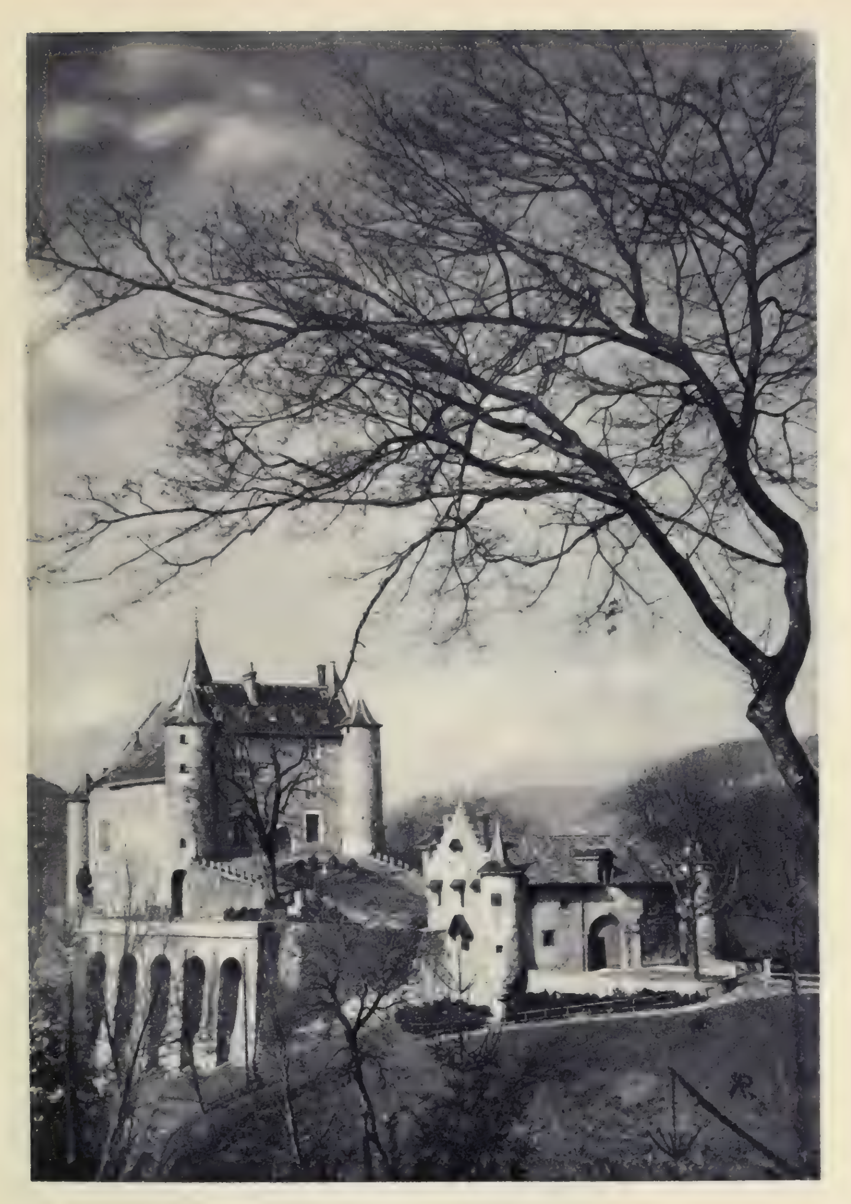


Parc d'Uriage.

des travaux importants, des piscines, un tepidarium, etc., ainsi que de nombreux ex-votos qui attestent l'ancienne fréquentation de ces thermes.

Détruits dans les violents conflits qui suivirent l'effondrement de la puissance romaine, ils avaient disparu sans laisser de traces dans la mémoire des hommes, et le Moyen âge était venu dresser un de ses châteaux-forts au-dessus du marécage où croupissaient les eaux. La source, cependant, bien qu'obstruée n'était pas tarie, et l'observation aidant, quelques paysans malades venaient s'y baigner à même les eaux. Guy Allard l'avait mentionnée, et le docteur Nicolas la décrivit, en 1786. Ce fut vers le commencement du XIXe siècle, que Madame la Marquise de Gautheron, héritière des Alleman et des Langon, y organisa quelques baignoires.

Son neveu et successeur, M. le comte Louis de Saint-Ferriol, fut le véritable créateur d'Uriage, auquel il consacra sa vie et sa fortune. Par ses soins, les marais furent drainés et asséchés, la source captée : il dessina le parc, conçut le projet de la station telle qu'elle se manifeste aujourd'hui, et édifia les premiers hôtels. Ses enfants ont continué et perfectionné son œuvre, le temps a sanctionné la valeur thérapeutique



Château d'Uriage.



Le Château d'Uriage et le Colon.

du remède, et Uriage est devenue une des stations thermales les plus à la mode.

Autour d'un parc spacieux, parsemé d'allées et de bosquets, des villas gracieuses, des hôtels, se dispersent en un artistique désordre. Sur tout le pourtour de cette élégante cuvette, les pentes de la montagne se redressent ombreuses et boisées ; l'établissement thermal s'appuie à l'une d'elle et, là-haut, dans l'azur, presque perpendiculairement au dessus de la Cour centrale, le vieux château féodal assoit ses tours massives.

D'une efficacité incontestable pour les malades qui viennent lui demander un secours approprié, Uriage, de par la mode et une intelligente direction est devenue un lieu de plaisir. La renommée de sa cuisine attire les gourmets, la scène de son casino enchante les dilettante et il n'est pas de manifestation sportive qui n'y vienne implanter ses fêtes: tournois d'épée, de tennis, de golf, courses, etc.





Les Seiglières.

Avec le tramway électrique qui le relie en quarante minutes à Grenoble, Uriage semblait ne devoir être qu'une annexe de la ville. Cette crainte avait même inspiré pendant longtemps à ses hôteliers une résistance acharnée contre les commodités de transports. L'expérience a prouvé qu'il n'en était rien et la station a sa vie propre, ses hôtes fidèles, nombreux et assidus.



Ruines de la Chartreuse de Prémol.

Les alentours d'Uriage ont bénéficié de sa prospérité et sont particulièrement recherchés par les familles : à Saint-Martin-d'Uriage, à Saint-Nizier-d'Uriage, des villas ont été construites ; pendant la belle saison, elles sont prises d'assaut par les estivants qui préfèrent l'air pur du coteau. Dans l'autre sens, les divers hameaux de Vaulnaveys ont de même construit des hôtels, et les haltes du tramway permettent à leurs pensionnaires de suivre le traitement. Aux Alberges, de luxueuses villas entourent un grand



Lac Luitel.



Vers Chamrousse : Roche Béranger.

hôtel aménagé avec tout le confort moderne : de larges allées sablées relient ce centre naissant à Uriage, et le soir, tout cet ensemble brille, comme les grandes villes, sous des torrents de lumière électrique. A Uriage, comme dans tous les centres à la mode, le tennis, le golf, le casino, les concerts et les cafés, dispensent leurs plaisirs.

Mais, de plus les vrais amis de la nature, trouvent, dans les



L'arrivée à la Croix de Chamrousse.

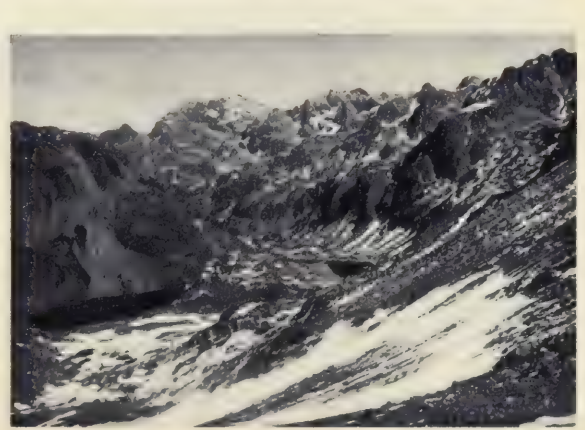


La Croix de Chamrousse, vue de Grenoble.

montagnes qui l'entourent, de quoi donner amplement carrière à leurs goûts.

Les sédentaires font une promenade digestive en montant à Villeneuve-d'Uriage, où la modeste église et le large Sully qui l'abrite, forment un tableau plein de calme, ou tout simplement au château d'Uriage dont, à certains jours, les portes s'ouvrent libéralement pour laisser admirer aux visiteurs les collections rassemblées par l'érudit créateur de la station.

Les bandes joyeuses, qui ne craignent pas d'affronter quelques heures de marche, vont par les



La Vaudaine et la Grande Lance de Domène, vues des lacs Robert.

châtaigneraies de Belmont et un bénin trajet forestier, se répandre parmi les ruines romantiques de la Chartreuse de Prémol. Quelques arceaux encore debout, l'alignement du cloître, des vestiges de la chapelle, sont tout ce que l'œuvre du temps et la main plus destructrice des hommes ont laissé subsister de l'une des plus florissantes Chartreuses de femmes qu'ait abritées le Dauphiné. Le site est calme, gracieux et reposant comme l'étaient toutes les retraites de religieux; une maison de



Chalet et forêt de l'Oursière.

garde forestier est autorisée à fournir les provisions nécessaires et les vieilles ruines qui jadis abritaient la prière, ne cessent, pendant les journées d'été, de retentir des éclats de rire des promeneurs. Les plus vaillants continuent la route forestière jusqu'au Col et au Lac Luitel, où l'on peut presque se donner l'illusion de la haute montagne.

Un peu plus longue, mais aussi fréquentée, est la promenade de la Cascade de l'Oursière, qui peut se faire à dos d'âne ou de mulet, si bien, que, devant le petit chalet de la cascade, on voit souvent un curieux

rassemblement de montures. Car il y a un chalet-restaurant : non pas que comme en Suisse on ait à payer pour voir la cascade, elle est assez grandiose pour n'être pas facilement mise sous globe, mais parce que la clientèle ordinaire ne se compose pas d'ascètes et pense qu'elle apprécie mieux le paysage en savourant ses boissons préférées.



Cascade de l'Oursière.

Au-delà de la Chartreuse de Prémol, comme au-delà de la Cascade de l'Oursière, des chemins assez commodes pour être encore facilement muletiers, s'élèvent sur le flanc de la montagne, et vont se rejoindre à cet admirable belvéder que l'on appelle la Croix de Chamrousse (2255 m.). Là, par une journée pure, le panorama est indescriptible. La situation particulièrement avancée à l'extrémité méridionale de la chaîne de Belledonne, assure à ce bastion d'un accès si commode, une prééminence extraordinaire, et le Vercors comme la Chartreuse, Grenoble et le Graisivaudan, lui livrent toutes leurs beautés.

Mais l'entreprise méritoire celle dont on tire vanité à la table de l'hôtel, c'est l'ascension de Belledonne : c'est le point culminant de la chaîne, et même si l'on s'est contenté du Pic de la Croix (2913 m.), sans aller affronter les escarpements du Grand Pic (2981 m.) on est l'objet de l'admiration des voisins.



Prairie de l'Oursière.

Faire en un seul jour d'Uriage l'aller et retour de Belledonne est une rare perfomance, d'ailleurs bien inutilement fatigante. Au-dessus du chalet de la Cascade de l'Oursière, un chemin en lacets conduit à un site ravissant, la prairie de l'Oursière, où entre deux cascades, celle qui l'y a amené et celle qui va l'en extraire, le ruisseau du Doménon suit un cours paisible au travers d'un gras pâturage. Sur la paroi de droite, on prend le chemin qui conduit au lac Robert et à Chamrousse : c'est au fond de la prairie, tout proche de la seconde cascade qu'il faut trouver le chemin de Belledonne. Très fréquenté, ce chemin s'élève par de nombreux détours, gravit ainsi l'enceinte du cirque de l'Oursière et débouche sur un plateau mamelonné supérieur, tout émaillé de petits lacs, qu'on appelle la Pra. A l'extrémité de ce plateau, sur un petit redan rocheux qui lui ménage la salubrité et la vue, un hôtel de montagne, récemment reconstruit et confortablement aménagé par le Club Alpin, assure aux touristes, avec la nourriture, le repos de la nuit (2145 m. d'alt.).

C'est là, que commence à proprement parler l'ascension. Une première côte que facilite un sentier bien tracé amène en suivant les rapides du torrent au vallon supérieur où dorment deux lacs alpestres, le Grand et le Petit Doménon. Au fond de ce vallon, qui comprimé entre de hautes cimes, la Grande Lance de Domène (2823 m.), le Pic du Grand-Doménon (2820 m.), la Grande-Vaudaine, la Grande-Lauzière, présente un aspect grandiose, on gravit par une pente de névés, presque de glacier, l'épaulement qui supporte le plateau et le lac de Belledonne, et de là, la pente est douce et facile sur la rocaille sommitale pour atteindre l'arête de la Croix de Belledonne, où le panorama circulaire n'est interrompu que sur un angle assez faible par la dent noirâtre du Grand Pic. Toutes les autres cimes du massif sont abaissées à vos pieds, et l'œil scrute sans obstacle la magnifique barrière des Grandes-Rousses et le fourmillement des pics de l'Oisans.

Celui qu'obsède l'obstacle du Grand Pic, peut plonger dans l'abîme qu'il domine, et par une voie aérienne que facilite aux passages les plus



Vallon de la Pra.

dangereux un câble scellé dans le rocher, gagner le Pic Central (2938 m.) et de là, le Grand Pic. Mais on peut s'y rendre moins malaisément en se dirigeant du fond du val des Doménon vers la selle gracieuse du Col de Freydane, en traversant dans sa partie supérieure le glacier de ce nom et en venant au Col de la Balmette attaquer la base septentrionale du Grand Pic, qui offre un accès moins vertigineux.

Sur l'étroite plateforme qui se suspend à près de 3000 mètres de



La Grande Lauzière.

hauteur, le véritable alpiniste goûte un plaisir sans égal. Dans un rayon considérable, rien ne se dresse au-dessus de lui, rien ne vient obstruer son regard. Autant que la vue peut s'étendre, il admire autour de lui les montagnes, les collines et les vallées; sans en faire une inutile énumération, sur une grande partie de ce revers des Alpes, il salue d'un coup d'œil familier les beaux pics qu'il reconnaît, il ressent l'ivresse de l'immensité, et son âme s'élève à la contemplation de l'œuvre de Dieu.

Mais Uriage n'est pas le seul accès, le point de départ indispensable pour Belledonne. La crête des Alpes Dauphinoises présente dans sa

partie Nord d'autres sommets qui pour ne pas en posséder la vue dominatrice n'en sont pas moins intéressants : Crêtes du Lac Blanc, Rocher de l'Homme (2788 m.), Sommet Colomb (2694 m.), Grand Replomb (2540 m.) Cette région était peu fréquentée à raison de la longueur des chemins qui la rattachent à la plaine. La Société des Touristes du Dauphiné a fait construire dans un site fort heureusement choisi au-dessus du cirque des Cascades Boulon un grand chalet-refuge, auquel elle a donné le nom de



Les trois Pics de Belledonne, vus de la Grande Lance de Domène.

son regretté président, le Refuge Jean Collet. A l'altitude de 1960 m., ce chalet ne désemplit pas de visiteurs pendant la saison d'été, et comme il est très proche du Lac Blanc, et par lui du Glacier de Freydane et du Col de la Balmette, il est devenu sur ce versant le pendant de l'Hotel de la Pra (2150 m.) sur le côté de l'Ouest. Se rendre de l'un à l'autre par la haute route des Trois Pics est une distraction de haut goût pour les alpinistes. Les promeneurs de moindre ambition en savourent les joies des couchers de soleil ou s'en dirigent par de belles prairies vers les rives originales du lac de Crop : ils fréquentent aussi un itinéraire plein de

charmes qui de là les conduit au Pas de la Coche et leur permet de rentrer par le vallon de Laval ou de poursuivre vers les Sept Laux.

Cette chaine des Alpes Dauphinoises, si bien à portée de Grenoble, fournit sans effort, à ses résidents, toutes les joies, toutes les émotions de la grande montagne. Coteaux arrondis et verdoyants à sa base, ceinture de sapinières, pâturages alpestres, et escarpements sommitaux voire même quelques petits glaciers, elle a une diversité de constitution et d'aspects qui en bannit la satiété. Ceux qui l'ont fréquentée ne se lassent jamais d'y revenir.





Lac du Crozet.



Allevard-les-Bains.

VIII

Allevard-les-Bains. — Les Sept-Laux.

Allevard-les-Bains. — Ses eaux et ses usines. — Le Parc et le Bout-du-Monde. — Le Château de Bayard et la Chartreuse de Saint-Hugon. — Les Sept-Laux et le Rocher Blanc.

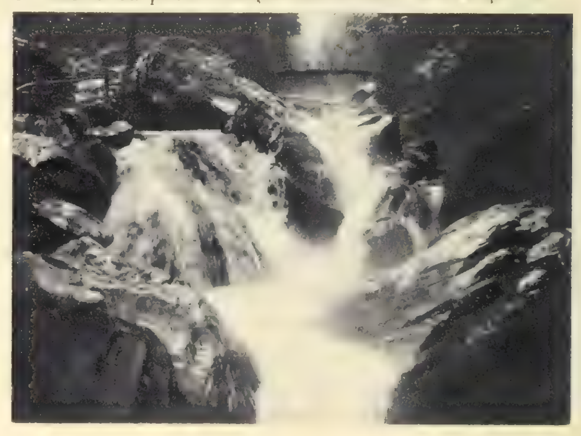
Allevard ! quel nom de belle allure, et comme la fantaisie des romantiques lui trouverait bien vite une origine orientale ou sarrazine : Al-var ou Al-vhar ! La froide raison des vieille chroniques, nous le désigne déjà, en 732, sous la forme *Aravardum*, dans le testament du patrice Abbon, et nous voilà obligés d'abandonner les suggestives prémisses que nous pourrions vouloir tirer de sa rue de Jérusalem et des chalets du même nom. Il suffit à cette petite ville, si bien étalée dans la vallée secondaire du Bréda, entre la colline de Bramefarine et les contreforts de ses Alpes, d'être le siège d'une jolie station thermale et d'une florissante industrie.



Le Bréda, à Allevard.

Ses eaux, sont une conquête récente, car leur découverte ne remonte qu'au premier tiers du XIXe siècle. Après des tâtonnements et des commencements difficiles, la fortune d'Allevard échut à la riche Société Générale d'Eaux Minérales et de Bains de mer, et dès lors, elle prit un essor continu. L'Eau Noire qui suintait d'un rocher dans la gorge du Bréda a été aménagée et captée. Comme ses vertus sont surtout efficaces pour les maladies de la gorge, on la prend en boissons et en gargarismes dans une buvette installée au lieu d'émergence, mais l'établissement de bains a été construit au contact même de la ville, sur l'un des côtés d'un beau parc, dont les principaux hôtels occupent les autres côtés. Déjà deux fois remanié, le Casino, l'indispensable accessoire de tout lieu de réunion balnéaire ou estivale, a été reconstruit plus vaste et plus élégant, et depuis l'achèvement du petit tronçon de chemin de fer qui la relie à Pontcharra, à la ligne du P.L.M., Allevard n'a plus rien à envier aux bains les plus renommés.

L'industrie maîtresse à Allevard, est la fabrication de la fonte et de l'acier. Les montagnes qui l'entourent sont riches en minerais de



Cascade du Bout du Monde.

fer depuis longtemps exploités. Jadis, de nombreux particuliers se livraient à ces opérations sur de petites concessions et à l'aide de petits hauts-fourneaux dispersés sur plusieurs points : à Pinsot, à Saint-Hugon, etc. Une Société anonyme s'est créée qui a fusionné toutes ces entreprises et a condensé son effort sur les vastes usines établies et agrandies dans la gorge du Bréda. Elle a créé une importante annexe à Saint-Pierre-d'Allevard, au pied des plans inclinés qui descendent le minerai des mines de la Taillat, et une autre au Cheylas, point auquel son chemin de fer privé se raccorde à la ligne P. L. M. Une force prodigieuse a été captée sur le Bréda, et elle permet à la Compagnie des Hauts-Fourneaux et Forges d'Allevard l'application des fours électriques à la fusion et à l'affinage de l'acier.



Cloître de la Chartreuse St-Hugon.

Dans les dépendances de l'usine, et en amont sur le torrent du Bréda qui la traverse, se trouve le site renommé du Bout-du-Monde. La gorge sciée par les eaux dans les roches très élevées, se resserre au point d'être complètement inaccessible. Le torrent qui s'y brise en furieux rapides, entretient par l'humidité de son



Porte de la Chartreuse St-Hugon.

écume, une luxuriante végétation, et c'est une promenade bien intéressante et bien fraîche que de s'avancer par des sentiers commodément tracés jusqu'au barrage de l'usine, terminus de la pénétration.

Le traitement n'absorbe pas tous les instants des baigneurs d'Allevard, et un des charmes par lesquels cette station captive ses visiteurs, est le nombre et la variété des promenades que facilite sa situation sur un des premiers gradins des Alpes dauphinoises. L'éminent romancier, Alphonse Daudet, qui l'avait certainement fréquenté et qui y place



Château-Bayard.

quelques-unes des scènes les plus piquantes de son *Numa Roumestan*, décrit avec une fantaisie bien amusante la visite de Château-Bayard.

Plus près d'Allevard, est la Tour du Treuil, singulier vestige aux murs d'une formidable épaisseur et dont l'origine est obscure.

On peut aller aussi, près de Saint-Pierre-d'Allevard, donner un coup d'œil aux ruines romantiques du château de la Roche-Commiers.

Plus attrayante est l'excursion à la Chartreuse de Saint-Hugon. Situé dans un vallon voisin, le vallon du Bens, affluent important du Bréda, le monastère désaffecté par la tourmente révolutionnaire est



Au cré du Poulet.

en ruines. Mais assez rapidement converti en propriété particulière, et d'ailleurs à bonne distance des villages, il a été moins que d'autres exploité par les paysans. La route qui y conduit traverse de jolis paysages, la Chapelle du Bard, renommée pour sa familiale distillation de kirsch. Pont de Bens, animé par quelques martinets, Arvillard proche de la Rochette etc. Un chemin à piétons raccourcit la distance, par Montgarin et le Pont du Diable, avec l'éternelle légende de l'infernal et crédule architecte. Le site de l'ancienne Chartreuse et de sa Courrerie, entouré de sapinières, répond bien à la réputation de charme pittoresque qui s'attachait aux retraites choisies par les disciples de Saint-Bruno.





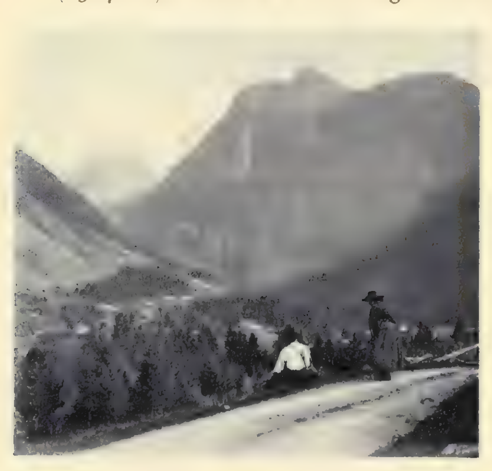
Forêt de la Combe Madame et Bec d'Arguille.



Le Pic du Grand Glacier et le Puy Gris.

Allevard-les-Bains n'a pas que des promenades à la disposition de ses clients. Le rude massif d'où découlent le Bréda et ses affluents hausse ses pics de granit à près de 3000 mètres, et fournit aux ascensionnistes, matière à quelques intéressantes escalades.

L'excursion la plus anciennement cotée est celle du Grand-Charnier (2564 m.). Sommet d'une longue arète qui s'escarpe entre deux rides profondes, le vallon du Bens et celui du Veyton, il s'aborde surtout par les prairies du Collet, et par le col de Claran, entaille de cette arète. Des sentiers se poursuivent très haut, et la partie finale de son ascension ne présente que le minimum de difficulté nécessaire à sauvegarder l'amour-propre du grimpeur. Sa situation, en saillie de la chaîne principale, lui assure un panorama très étendu.



Au Curtillard : Fond de France.



Les Sept-Laux et la chaîne de Belledonne.

D'autres cimes de la vallée du Bens, telles que les Grands-Moulins (2497 m.), le Grand Clocher du Frène (2796 m.), jouissent d'une moindre faveur, tandis qu'une certaine renommée s'est attachée au Puy-Gris (2906 m.). Une erreur de gravure de la Carte de l'État-Major, en faisait le point culminant de tout le massif; une vantardise de guide âpre au gain l'entourait d'une auréole d'exploit. A l'usage, cette auréole est tombée, mais il n'en demeure pas moins un superbe piédestal entouré de glaciers.

Pour les baigneurs qui n'étaient pas malades ou que le traitement a remis en parfaite santé, rien ne vaut l'excursion des Sept-Laux. Si elle emprunte un peu de sa vogue à la gloriole d'avoir vu la vraie montagne, d'avoir peiné sur ses pierres et couché à la dure,



Lac Cotepen



Le massif d'Alleva

il est certain qu'elle synthétise et fait passer en revue toute une suite de charmants paysages. Tout d'abord, au-dessus des abîmes du Bout-du-Monde, on s'élève jusqu'à Pinsot, gracieuse agglomération à la jonction des torrents du Gleyzin et du Bréda, et chemin faisant, on aperçoit la féerique vision des glaciers et des pics de Gleyzin. On passe à la Ferrière, qu'éclipse la beauté de ses voisins, et en approchant du Curtillard, on savoure à loisir un magique tableau. Les verdures du Fond-de-France, les dentelures de la Belle-Étoile, la masse obscure des bastions qui supportent les Sept-Laux, et la fine pointe du Mouchillon, forment un ensemble des plus harmonieux; et qui correspond bien à l'idée de grâce et de grandeur, à la fois, que l'on se fait du paysage suisse.

Les touristes ne peuvent plus coucher au rustique chalet des Sept-Laux; ils viennent passer la nuit dans les confortables hôtels du Grand-Thiervoz ou du Curtillard. Les voitures ou les autocars peuvent les y amener, et même pousser jusqu'à Fond-de-France (1100 m. environ


lu Grand Collet.

d'alt.), mais au-delà, ils doivent se résigner à la marche à pied ou au dur cahotement du mulet. Deux heures d'initiation sont nécessaires pour s'élever au travers de la forêt jusqu'à la région découverte; mais à partir du chalet du Gleyzin, le spectacle se diversifie et tient l'admiration en haleine. Auprès du chalet des Deux-Ruisseaux, une cascade étalée, glissant sur une large paroi, attire un moment les yeux, puis on pénètre bientôt dans le large et long corridor de pierres qui constitue le plateau des Sept-Laux. Sur un développement de quatre à cinq kilomètres, le niveau varie de 2000 à 2200 mètres. Pressés à l'Est par la haute chaîne des Pyramides, des Eustaches, de l'Agnelin et du Bunard, et à l'Ouest par les dentelures de la Belle-Étoile (2720 m.), les lacs dorment dans un berceau de pierres entassées. On dirait que quelque colossal écroulement, échappé à la mémoire des hommes, a, des débris de quelque grand pic, formé ce terrain désolé. On cotoie successivement le lac Noir, le lac Carré, le lac de la Motte et le lac Cotepen, avant d'arriver au lac de Cos,

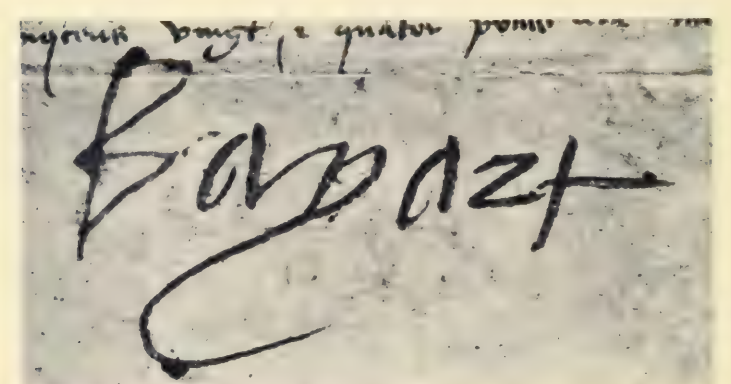
qui occupe le seuil du plateau. Plus loin, on trouverait les lacs de la Corne, Jeplan et de la Sagne, et en montant au Pic de la Pyramide, on passe auprès du lac Blanc. Ces Sept-Laux sont donc au moins neuf, spécialement dénommés, sans compter bien d'autres seigneurs sans importance.

Depuis 1919 l'aspect des lacs a été, pour quelques uns d'entre eux, sensiblement changé car, pour augmenter la capacité de ces réservoirs naturels un barrage a été construit qui a permis d'élever de plusieurs mètres leur niveau pendant que le forage de bras les séparant permettait de les réunir.

La nappe d'eau est ainsi devenue beaucoup plus vaste et au milieu de ce cadre sauvage, plus impressionnante encore.

Pour jouir réellement de la beauté de l'excursion, il faut la compléter par l'ascension de quelqu'un des belvéders environnants, et notamment par celle du plus renommé de tous, le Rocher Blanc ou Pic de la Pyramide (2931 m.). L'accès en est d'ailleurs extrêmement facile. Juché sur cet admirable piédestal, voyant rangés autour de soi tous les monts d'alentour, dominant jusqu'aux glaciers des Rousses, aux neiges de la Vanoise ou à l'étincelant Mont-Blanc, on dispute l'espace au vol de l'aigle, ou plus prosaïquement des corneilles, on vit quelques instants d'une vie plus intense, et on redescend plein d'affection pour Allevard dont le séjour a procuré une telle jouissance.

Signature de Bayard (Bibliothèque de Grenoble).





Lac de Laffrey.

IX

La Motte-les-Bains et la Mataisine

*La Motte-les-Bains. — Le chemin de fer de la Mure. — **Les Mines et le Bassin houiller.** — La Mataisine, le Trièves, **le Beaumont et le Dévoluy.** — **La Mure, Mens, Corps, la Salette.***

La troisième station thermale du Dauphiné, par importance sinon par ancienneté, est l'établissement de la Motte-les-Bains.

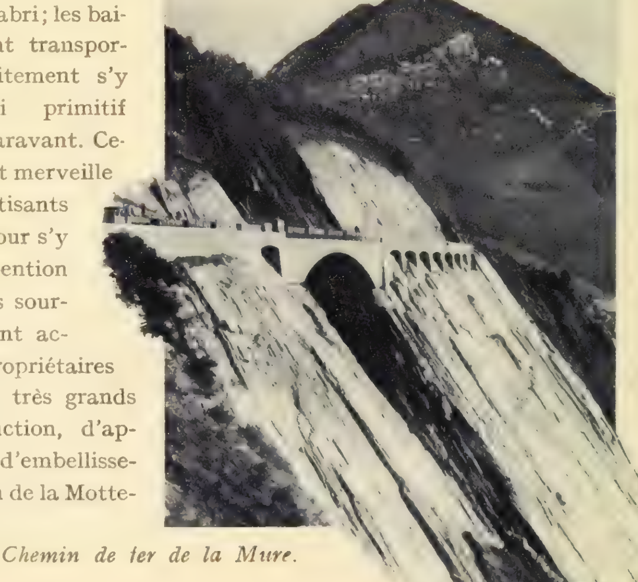
Déjà mentionnées par le Dictionnaire du Dauphiné de Guy Allard, en 1684, les eaux jaillissent au fond d'une profonde coupure creusée par le Drac, à 330 m. environ d'altitude, presque au niveau du lit de ce torrent, contre les crues duquel des travaux ont dû les protéger. Remarquables non seulement par leur constitution et leur teneur saline, mais surtout



La Motte d'Aveillans : la Pierre Percée.

par leur considérable température d'émergence (62°) ces eaux furent d'abord médiocrement utilisées. On allait les chercher dans des barriques que l'on montait à dos de mulets pour les déverser dans les baignoires d'un petit établissement improvisé au hameau du Pérailler (550 mètres environ d'altitude).

Tout auprès, sur un mamelon érigé dans l'entonnoir de la Motte-d'Aveillans, un ancien château seigneurial, délabré et plus qu'à demi ruiné par l'incendie, pouvait encore offrir un abri; les baignoires y furent transportées, et le traitement s'y continua aussi primitif d'abord qu'auparavant. Cependant il faisait merveille sur les rhumatisants assez atteints pour s'y résigner. L'attention se porta sur ces sources : elles furent acquises par des propriétaires qui y firent de très grands travaux d'adduction, d'appropriation et d'embellissement. La station de la Motte-



Chemin de fer de la Mure.



Pont de Ponsonnas.



La Mure et l'Obiou.

les-Bains, confortablement installée dans le château restauré et agrandi prit rang parmi les eaux thermales les plus connues et les plus efficaces.

Jadis il fallait affronter un parcours en voiture de trente kilomètres pour y parvenir. La construction de la ligne ferrée de Veynes avait raccourci de moitié cette distance par l'ouverture de la gare de Saint-Georges de Commiers. Les magnifiques travaux du chemin de fer de la Mure amènent maintenant le public à la gare de la Motte-les-Bains (706 m. d'alt.) plus élevée que le château (620 m,), auquel elle est reliée par une bonne route de trois kilomètres.

Les malades peuvent donc aisément accéder l'établissement de la Motte, où comme le faisait remarquer une brochure de propagande, l'effet salutaire du traitement ne risque pas d'être compromis par le surmenage des distractions intensives habituelles aux grandes stations thermales.

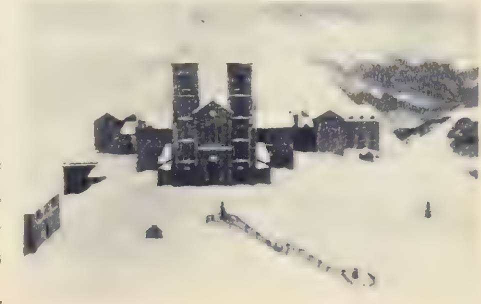
Toutefois il est extrêmement regrettable qu'un conflit d'intérêts de toute nature n'ait pas permis l'exécution d'un projet, déjà conçu



La Salette.

en 1844 et plusieurs fois repris depuis lors, qui eut amené à Grenoble ou dans sa banlieue les eaux des sources de la Motte et eût contribué à la fois à la prospérité de la ville et à celle de l'établissement.

Les eaux thermales viennent toujours à émergence dans des terrains profondément bouleversés par les actions géologiques. Ce vallon de la Motte recèle un puissant gisement d'anthracite, et l'on sait que l'anthracite est le résultat de l'enfouissement d'une exubérante végétation, soumise à des pressions plus considérables que celles qui ont façonné la houille. Le charbon minéral a été reconnu en bien d'autres endroits de la région alpine, mais nulle part il ne se présente avec une épaisseur de filons et une qualité comparables au gisement de la Motte. Aussi de nombreuses exploitations ont-elles été ouvertes



Basilique et Pèlerinage de la Salette.

à la Motte-d'Aveillans, à Notre-Dame-de-Vaux, au Peychagnard, etc.

Naguère l'extraction et la vente en étaient limitées par les difficultés du transport, car il fallait une cavalerie importante pour l'amener à Grenoble. L'intention de développer cette industrie locale fut un des motifs qui déterminèrent l'État à faire exécuter le chemin de fer de la Mure, aux dépenses duquel les concessionnaires des mines fournirent une sérieuse contribution.

Dans un terrain extrêmement accidenté, le tracé de cette ligne fut une merveille de l'art des ingénieurs. La partie qui fait le plus d'impression sur l'esprit est celle où la voie, au sortir de la gare de Notre-Dame-de-Commiers, se trouve suspendue comme en balcon au-dessus des abîmes du Drac, mais il faut encore plus admirer la hardiesse qui est venue jeter un pont entre les deux tunnels de la Clapisse ; les deux viaducs superposés de l'Oula attirent l'attention, mais la partie souterraine qui ne frappe les yeux de personne présente à deux reprises ces tunnels hélicoïdaux qui furent la grande admiration de la ligne du Saint-Gothard. C'est à coups de travaux d'art que cette voie fut conquise sur la nature



Vue générale de Corps, et l'Obiou.



De Saint-Christophe à Valjouffrey : l'Aiguille des Arias.

et qu'elle est venue apporter à l'industrie du bassin houiller de la Motte le bénéfice des transports rapides et réguliers.

La voie ne pouvait s'arrêter à la Motte-d'Aveillans malgré toute l'importance que donnait à cette localité le puissant développement de ses mines. Elle est sortie du bassin de la Motte en perçant la montagne pour venir pousser son terminus provisoire jusqu'à la petite ville de la Mure (822 m.). Elle doit être continuée jusqu'à Gap, et les travaux, amorcés sur tout le parcours, seraient achevés sans l'interruption que la guerre mondiale ne pouvait manquer d'occasionner. Espérons qu'ils seront bientôt amenés à leur terme, et pourront vivifier les intéressantes régions alpines du Valjouffrey, du Valgaudemar, du Beaumont et même du Dévoluy.

Le bassin du Drac présente au plus haut degré le phénomène que les nouvelles doctrines de la géologie appellent le surcreusement. A une époque relativement récente, le torrent et ses affluents parcouraient un immense plateau qui, à l'altitude moyenne de mille mètres, rejoignait



La Chapelle en Valgaudemar.

par une large plaine les reliefs latéraux du massif du Pelvoux à ceux du Dévoluy et du Vercors. Puis leur activité réveillée s'est mise à creuser ce plateau qui, composé de matériaux d'apport, n'opposait à leur action qu'une faible résistance, et c'est ainsi qu'ont été produits ces corridors profonds de trois à quatre cents mètres qui sont aujourd'hui les lits du Drac, de la Bonne, de l'Ébron, etc. Des entailles gigantesques aux pentes abruptes séparent des terrasses correspondantes qui sont les témoins de l'ancien état des choses, et ne communiquent plus entre elles que par de considérables détours.

Le sol ainsi fractionné était autrefois compris en un certain nombre de *pays*, dont les principaux furent la Mataisine sur la rive droite du Drac et de la Bonne, le Beaumont sur la rive gauche de la Bonne,et le Trièves sur la rive gauche du Drac.

La Mure est la capitale de la Mataisine. Petite ville agricole de 3500 habitants, la Mure qui fut jadis fortifiée et joua un rôle important à l'époque des guerres de religion, a perdu dans ses convulsions toutes



Glacier de la Lavey et Pic d'Olan.

les reliques de son passé. Dans un pays plat, sur la lèvre de l'abîme que s'est creusé la Bonne, elle est la clef de cette curieuse vallée du Valbonnais et du Valjouffrey qui communique avec l'Oisans, et va se buter au pied de la grandiose muraille de l'Olan. Elle commande aussi l'accès de la vallée de Lavaldens, moins visitée qu'elle ne le mérite et qui pénètre au cœur du massif de Taillefer.

Le Trièves qui lui fait face s'étend sur les deux rives de l'Ébron, et s'enfonce comme un coin entre les rochers du Dévoluy et la partie méridionale du Vercors. Fouillé, buriné par les cours d'eau qui le sillonnent, naguère de communications





Le lac de Pétarel et l'Olan.



Église du Clot en Valgaudemar.
Au fond le Sirac.

très difficiles, il ne présentait d'intérêt pour le touriste que dans sa partie supérieure, où le vallon de Tréminis entièrement boisé recèle de jolis paysages. L'antomobile, victorieuse des rampes et des pentes, a fait cesser cette défaveur, et Mens est devenue le point de croisement de nombreux itinéraires. Calviniste par excellence, Mens est le rempart de la religion réformée en Dauphiné, et le siège, au moins nominal du consistoire protestant. Très agricole, comme sa voisine la Mure, déchue comme elle de son ancienne importance, elle n'a plus guère que 1600 habitants, et elle ne sait pas tirer parti des eaux d'Oriol qui jaillissent dans son voisinage.

La longueur et les difficultés de son accès équivalaient presque à un isolement. Maintenant un service régulier d'autobus départemental la rattache à la gare de Clelles. Dans la belle saison une ligne d'autocars prend les touristes à la gare de la Mure, les amène par Ponsonnas au décor sauvage du Pont de Cognet, et remontant à St-Jean-d'Hérans sur la rive gauche du Drac vient les déverser sur la place de Mens. Un autre service passe par le Monestier-de-Clermont, vient par le Col du Fau traverser l'Ébron au pont de Brion, et rejoint à Mens le précédent. On les combine aisément pour faire un curieux circuit du Trièves, et les alpinistes ainsi amenés à pied-d'œuvre commencent à fréquenter le rude trajet que leur ouvre au départ de Mens la face septentrionale de l'Obiou, le géant du Dévoluy.



L'Obiou, face Nord.

Le Beaumont fait sur la rive gauche de la Bonne, suite à la terrasse de la Mataisine. Sa capitale, Corps, que traverse la route de Grenoble à Gap, dite de Lyon à Antibes, est le point de départ de l'ascension de la Salette. A 962 mètres d'altitude, ce pauvre chef-lieu de canton, privé de commerce et d'industrie, s'était réveillé de sa torpeur pour satisfaire à l'immense quantité de croyants venus de tous les points de la chrétienté en pèlerinage à la Sainte Montagne, mais devant les difficultés d'accès les pèlerins se rejetèrent vers Lourdes qui attirait aussi vivement leur foi et où le chemin de fer les déposait sans fatigue.

Maintenant l'automobile exerce sa bienfaisante influence. Des autocars partent de la Mure, ou directement de Grenoble pour Corps; un service correspondant conduit au monastère de la Salette (1770 mètres), et quand le chemin de fer de Grenoble à Gap, depuis si longtemps commencé, aura planté une gare à Corps, on peut espérer un renouveau d'affluence.

C'est aussi de Corps que part la route du Dévoluy. Ce pays reculé,

formant berceau encadré entre de hautes cimes calcaires, le Faraut, l'Aurouze, l'Obiou et le Grand-Ferrand, a toujours été considéré comme déshérité. Entièrement déboisé sur ses pentes, ruiné et raviné par les éléments, on lui donne pour étymologie le latin *devolutun*, roulé. De bonnes routes permettent maintenant d'y pénétrer par Pellafol, par le Col du Noyer, et par le col d'Agnières, et plus commodément amenés les voyageurs s'avisent de découvrir que les fonds de vallées y sont verdoyants et pittoresques, que la dénudation de ses pentes a quelque chose de grandiose, et que ses pics peuvent offrir d'intéressants panoramas.

Là comme ailleurs dans les Alpes, les facilités de parcours que donne l'automobile viennent revivifier des régions autrefois délaissées.



Une maison du Valgaudemar.



Un saut en ski.

X

Grenoble en Hiver.

Les sports d'hiver. — Raquettes et skis. — Luges et bobsleighs. — Le Monestier de Clermont et le Sappey. — Le Recoin et le Col de Porte. — Paysages de neige.

Naguère pour Grenoble la saison d'hiver était la saison du repos intérieur. La vie s'y concentrait dans les distractions et les travaux intellectuels : c'était la saison des concerts et des représentations théâtrales, dans les confortables logis de l'aristocratie ou de la bourgeoisie, celle des réceptions, des dîners et des bals. Mais cette animation ne se manifestait guère que la nuit et à couvert, et par les rues enneigées on se bornait aux déplacements inévitables, sans songer à aller au dehors, en plein air, s'exposer aux âpres morsures de la bise. La vogue de Saint-Egrève, fixée au lendemain de Pâques, était d'ordinaire le commencement des sorties.



Grenoble — Hôtel-de-Ville et Parterre à la française sous la neige, le soir.

Il en fut tout autrement dès que les sports d'hiver furent importés en Dauphiné. Les raquettes furent d'abord utilisées par l'armée et par les gardes forestiers; elles rendirent des services appréciables, et quelques intrépides reconnurent qu'elles permettaient encore la visite de la montagne, alors que la neige épaisse, et surtout fraîche, en interdisait l'accès aux piétons ordinaires. Mais l'exhibition et l'usage des skis, timidement présentés au début, provoquèrent bien vite un enthousiasme général.

Le ski s'adaptait merveilleusement au régime hivernal du pays alpin, et bientôt acclimaté parmi les jeunes citadins, il ne tarda pas à se répandre dans la campagne. Tout le monde à présent fait du ski, et c'est un spectacle assez curieux que de voir, les dimanches et jours de fêtes, les guichets assiégés par cette foule aux épaules de laquelle s'entrechoquent les deux longues palettes. De ci de là, les participants d'un groupe se relaient pour porter la luge. On a adapté aux auto-cars un dispositif pour loger les skis, et par les beaux jours d'avisés entrepreneurs dispensent la clientèle du transport de ces objets encombrants, et leurs voitures emmènent au champ d'exercice tout le matériel des skieurs comme des lugeurs.



Grenoble — Jardin de l'Ile verte, l'hiver.

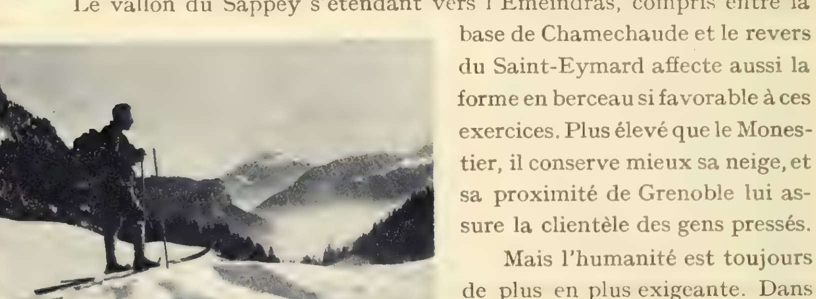


St-Pierre de Chartreuse.

Le Monestier de Clermont fut le premier centre qui revendiqua sur ses plateaux mollement ondulés la préférence des skieurs. L'orientation au Nord de son vallon lui conserve en bonnes conditions la neige dont les chutes y sont fréquentes, et quand une couche de un mètre à un mètre et demi recouvre le sol, il n'est plus de champs, de fossés, à peine de haies : tout le berceau entre le Monestier et Saint-Paul devient une seule piste.

Le vallon du Sappey s'étendant vers l'Emeindras, compris entre la base de Chamechaude et le revers du Saint-Eymard affecte aussi la forme en berceau si favorable à ces exercices. Plus élevé que le Monestier, il conserve mieux sa neige, et sa proximité de Grenoble lui assure la clientèle des gens pressés.

Mais l'humanité est toujours de plus en plus exigeante. Dans ces champs d'exercices, les skieurs



Au col de la Ruchère.
Au fond, Chamechaude.



Skieurs à St-Pierre de Chartreuse — Au fond le Grand Som.

ne se trouvaient pas assez à leur aise. Réunis en Ski-Club ils firent entendre des doléances auxquelles les Sociétés alpines locales furent obligées de prêter l'oreille. On chercha des emplacements qui pussent pendant une longue période garantir aux amateurs la jouissance de leur plaisir préféré. Le Club Alpin pensa le premier résoudre le problème, et il fit construire au Recoin de Chamrousse, à 1600 mètres environ d'altitude, un grand refuge gardé qui, commandant tout le vaste plateau pastoral allongé entre les forêts et les rocailles supérieures devait favoriser de la façon la plus effective les ébats des sportifs.

La Société des Touristes du Dauphiné porta ses préférences sur les prairies et clairières intercalées dans la grande forêt de Porte, et elle y installa sur le seuil du vrai Col, à 1325 mètres d'altitude un chalet-hôtel qu'elle rac-



La Dent de Crolles, l'hiver.



La descente de Chamrousse par les Arcelles — Au fond le Taillefer.

corda par un tronçon de près de 500 mètres à la route de Grenoble à la Chartreuse. Ce chalet, situé à la partie supérieure d'un berceau qui se prolonge jusqu'aux Cottaves et s'évase entre les pentes boisées de la Pinéa et de Chamechaude, réserve à ses clients de la neige jusqu'à fin d'avril. Il doit une grande faveur à sa proximité de Grenoble et à la route qui le dessert ; depuis peu des autos



Maison forestière de Prémol.



Au Cré du Poulet : vue sur le Grand et le Petit Charnier.

chasse-neige ont été mises en service qui, déblayant la route du col de Porte, permettent aux voitures le libre accès des vallons de la Chartreuse ; les hôtels restant ouverts pendant la saison froide, des pistes ont été aménagées et St-Pierre de Chartreuse sera bientôt en hiver un centre d'attraction aussi important qu'en été.



Le Trièves : Skieur à Chichilianne.

Une émulation féconde s'est établie entre les différentes stations.

L'alpinisme hivernal ne borne pas seulement ses efforts aux concours, entraînements, exercices de skis mais encore la montagne enneigée fait-elle battre le cœur des touristes habitués à nos Alpes d'été.

Par les journées claires et limpides qui succèdent souvent aux orages, les paysages de neige exercent une attraction incomparable. Dans les forêts de sapins surtout les ramures blanches forment un tableau merveilleux, le soleil se joue aux cristaux dont elles sont chargées, et ceux qui vont s'ébattre aux prairies de Prémol ou de Porte en rapportent de bien vivaces impressions. L'enthousiasme est au comble quand on s'élève au-dessus de la forêt dans les grands pâturages comme ceux notamment qui s'étendent sur la croupe du Charmanson ou sur celle du Barioz.

Le désir du progrès, la soif du mieux, fait faire plus encore et des alpinistes intrépides ont poussé les randonnées de leurs skis jusqu'aux plus hauts sommets des Alpes. Les descriptions qu'ils en ont données vibrent d'une allégresse toute spéciale, et quand grâce à une endurance et à une audace exceptionnelles l'homme domine ainsi le monde des neiges il en éprouve une ivresse plus intense encore qu'en été. Il se répand en actions de grâces à l'adresse du ski libérateur.



En « bob » au Monestier de Clermont.



Armoiries du Dauphiné.

TABLE DES MATIÈRES



L'ILLUSTRATION DE CET OUVRAGE (RELEVÉS PHOTOGRAPHIQUES) EST DUE A LA GRACIEUSE COLLABORATION

de MM.	BERTAULT,	à Paris
	CONSTANT, Photographe,	à Allevard
	ABBÉ FAURE	à La Salette
	HENRI FERRAND,	auteur de l'ouvrage
	GAUDE, Photographe,	à Grenoble
	MARÉCHAL,	à Grenoble
	MOURETON,	à Paris
	ODDOUX, Photographe	à Grenoble (refuge de l'Aigle, notamment)
	OFTERDINGER,	à Genève
	PICCARDY, Photographe	à Grenoble
	Renaud,	à Grenoble
	RÉAL, Photographe	à Grenoble
	RIVIÈRE,	à Grenoble
	ROEHRIG,	à Grenoble
	SALVAIN,	à Grenoble

SCHITZ, Président du Stéréo-Club de France et à la Société des Amateurs photographes, pour les clichés des regrettés DUCHEMIN et POULAT.

Gravure et Impression
SADAG DE FRANCE

Achevé d'imprimer
sur ses presses a
Bellegarde (Ain)
en juin
M.CM.XXIII